

Aujourd'hui la Turquie

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Antalya - Montréal

3 YTL - 1,70 euro

www.aujourdhuiturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Le journal francophone de la Turquie - numéro 32, Décembre 2007

Un accès facile vers le monde entier: **GeoPostYurtiçi...**

GeoPost
yurtickargo

444 99 99
www.geopostyutici.com.tr

DPD

Politique



Bülent Akarcalı

Ancien ministre de la Santé, il nous parle de la méconnaissance de la Turquie par les pays de l'Union européenne.

Page 6

Industrie



İbrahim Okur

Secrétaire général de l'Union des exportateurs d'Uludağ (UIB), il nous présente l'importance du secteur automobile, moteur des exportations turques.

Page 7

Confiserie traditionnelle



Emine Hande Celâlyan

Rencontre avec les descendants du maître confiseur traditionnel, Hacı Bekir, fabriquant les meilleurs loukoums de Turquie depuis plus de deux cents ans.

Page 13

Un nouveau départ pour les relations franco-turques

L'arrivée récente du nouvel ambassadeur de France en Turquie, S.E. Bernard Emié, et du nouveau consul général de France à Istanbul, Mme Christine Moro, ouvre une nouvelle page dans les relations franco-turques.



Mme Christine Moro, consul général de France à Istanbul, lors de sa visite dans nos bureaux.

L'invité d'honneur de la soirée « Beaujolais nouveau » dans le somptueux Palais de France, organisée par la CCI FT, S.E. Bernard Emié, ambassadeur de France en Turquie, a fait part de l'amitié de la France, de ses autorités et de son peuple envers la Turquie, de sa fierté d'être nommé en Turquie et de son intention d'agir afin d'améliorer les relations entre les deux pays. Il a

rappelé que : « Après une période un peu compliquée dans les relations franco-turques nous devons repartir sur de nouvelles bases, avec deux nouveaux présidents, deux nouveaux gouvernements, deux nouveaux parlements et des rencontres à venir entre les hauts responsables. » Il a rappelé également que « Entre la France et la Turquie, ce sont des siècles d'histoire qui sont

derrière nous et des siècles d'histoire qui sont devant nous. »

S.E. Bernard Emié a également souligné : « Mon engagement sera total et, avec Mme Moro, notre consule générale qui connaît toutes les questions liées aux relations bilatérales, nous avons l'intention de faire en sorte que les choses aillent le mieux possible et que la France et la Turquie développent leurs relations dans tous les domaines et tout d'abord dans le domaine économique. » Il a enfin ajouté que, dans le cadre de la préparation de l'année de la Turquie en France – qui sera une série de manifestations gigantesques organisées à compter de mars 2009 – il invitait aussi bien les milieux économiques français en Turquie que les milieux turcs travaillant en France à porter haut et fort l'image des relations entre les deux pays et l'image de la Turquie en France.

À quelques mois du troisième anniversaire

(lire la suite page 2)

TÜRK HAVA YOLLARI
TURKISH AIRLINES



Bonne lecture du journal francophone « Aujourd'hui la Turquie » offert à bord des vols Turkish Airlines



Abidin Dino – Un monde



Une rétrospective de l'artiste au musée de Sabancı.

(lire la suite page 14)

Une femme turque au pupitre

Serâ Tokay est le chef principal de l'Orchestre symphonique de Şişli qu'elle a créé en 2005, aidée par M. Sarıgül, le maire de Şişli. E Chef d'orchestre passionnante et passionnée, elle nous parle avec amour et enthousiasme de son art et de son pays.

Vous avez entrepris des études de philosophie avant de vous consacrer corps et âme au métier que vous pratiquez aujourd'hui, celui de chef d'orchestre. Comment s'est dessiné votre parcours ? J'ai toujours aimé la philosophie, mais c'était une passion inconsciente. Par contre, j'ai toujours eu conscience que j'aimais la musique. Vers 4-5 ans déjà, je m'attelais



Sera Tokay

déjà à la lecture des notes et, par la suite, j'ai débuté le piano. Malheureusement, un accident musculaire m'a empêchée de faire carrière en tant que pianiste mais je dois dire que ça a été finalement un mal pour un bien car j'ai découvert que j'avais un autre talent en musique : celui de connaître tous les instruments et de pouvoir diriger un orchestre.

(lire la suite page 3)

L'Union des États turcophones

Lors du onzième Congrès pour l'amitié, la fraternité et la coopération des États et des populations turcs, le long discours du Premier ministre Erdoğan a été plusieurs fois interrompu par des applaudissements. Il a parlé des problèmes régionaux en soulignant que l'Occident ne voulait pas comprendre le monde turc et spécialement la Turquie : « Aucune voix n'est venue de l'arène internationale concernant la résolution du problème du Haut-Karabagh afin de mettre fin



*Hüseyin Latif

(lire la suite page 4)

Droit aux Clubs pour tous !

TURQUIE
Club Marmara
Kimeros Hôtel
339€ TTC
7 nuits en formule "tout compris", vols inclus !

Marmara
Droit au voyage

0892 161 161

L'Union méditerranéenne, un horizon bien lointain



*Barah Mikail

Le projet d'Union méditerranéenne annoncé par Nicolas Sarkozy reflète certes un profond attachement de sa part à participer à l'amélioration des perspectives politique, économique et sociale concernant aujourd'hui les pays de la rive Sud de la Méditerranée. Sans quoi, il n'y aurait probablement pas fait autant référence à l'époque, déjà, où il était encore candidat à l'élection présidentielle française, ce dont témoigne notamment le célèbre discours de Toulon du 7 février 2007. Dans le même temps, si N. Sarkozy prenait par là, et à juste titre, acte du fait que le processus de Barcelone inauguré en 1995 avait révélé bien des limites dans ses applications, on ne peut que constater aujourd'hui que les ambitions qu'il entretient sur la question demeurent assez floues. Le discours de Tanger du 23 octobre 2007 ne dit, en substance, rien d'autre, la prochaine étape concrète amenée à esquisser, au moins sur le plan théorique, les fondements d'une Union méditerranéenne ne devant intervenir qu'en juin 2008. Soit à l'occasion d'un sommet qui devrait réunir en France « l'ensemble des pays riverains de la Méditerranée », à un moment où Paris aura tout juste pris la présidence de l'Union européenne pour une durée de six mois.

On ne sait pas encore si l'ensemble de ces pays répondront à l'invitation française. Néanmoins, ce point précis reste secondaire pour l'heure, tant les perspectives réellement à même d'être retenues passent plutôt par la nature du positionnement des principaux

intéressés face à un projet confiné aux seuls tiroirs de l'Élysée. Les réactions au discours de Tanger auront prouvé une fois encore que les « pays riverains de la Méditerranée », et très particulièrement les pays européens, ne se sentaient pas de raisons de s'engager dans une voie dont le président français serait seul à dicter la marche, et la réunion ministérielle Euromed de Lisbonne du 6 novembre 2007 aura suffi en soi à souligner les limites prévalant face à ce projet ambitieux. Côté européen, les temps sont ainsi à l'approche prudente, la tonalité globale allant vers la promotion d'un soutien à l'idée de la France à condition que celle-ci s'avère constructive.

Côté méridional, la perception est plus franchement pessimiste, la méfiance traditionnelle des pays de la rive Sud de la Méditerranée, combinée à une réticence quant à la composition avec tout projet d'envergure amené à écorner la notion de souveraineté nationale, les poussant à voir dans l'Union méditerranéenne voulue par N. Sarkozy un seul effet d'annonce sans consistance. Quant aux arguments concrets développés par la France sur le sujet, ils demeurent extrêmement timides et donc peu à même de pousser à croire, dans l'état actuel des choses à tout le moins, à un aboutissement rapide et prometteur.

Les réticences affichées par certains des pays de la rive Sud de la Méditerranée ne sont pourtant en rien nouvelles. Ainsi, outre l'optimisme prudent d'Israël, on notera la

Voir le projet d'Union méditerranéenne d'un mauvais œil demeure tout aussi inapproprié que vouloir envisager le processus de Barcelone à travers ses seules failles.

réaction d'Abdullah Gül qui, en mai dernier, et en sa qualité de ministre turc des Affaires étrangères, qualifiait les projets développés par la France en vue de la consolidation d'une Union méditerranéenne de douteux car synonymes à son sens d'une volonté d'entraver les négociations pour l'adhésion à terme de la Turquie à l'UE ; Egemen Bağış, alors conseiller du Premier ministre Erdoğan, le rejoindra d'ailleurs dans l'analyse. Côté arabe, les perceptions ne seront pas plus favorables, l'Égypte, notamment, ayant très franchement fait savoir que le principe – à ses yeux louable – d'une Union méditerranéenne demeurerait à tempérer en

raison de son manque de consistance. Au final, c'est ainsi au travers de seules déclarations officielles émanant du Maroc ou encore de la Tunisie que se manifestent les perceptions les plus optimistes devant les ambitions méditerranéennes de N. Sarkozy. Et, en parallèle, la situation côté européen montre que si les pays riverains septentrionaux se déclarent généralement prêts à accompagner le processus pour peu que ses contours soient clarifiés, les appréciations se révèlent cependant beaucoup plus circonspectes au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la Méditerranée. Le degré d'enthousiasme développé par les Européens face au projet d'Union méditerranéenne donne à ce titre l'impression d'être très souvent corrélatif de la distance séparant les membres de l'UE de

la Mare Nostrum.

Et pourtant, voir le projet d'Union méditerranéenne d'un mauvais œil demeure tout aussi inapproprié que vouloir envisager le processus de Barcelone à travers ses seules failles. Si les faits sont envisagés de manière sage et réaliste, rien n'empêchera en effet à ce projet de pouvoir mener Barcelone vers l'horizon qui lui était dévolu, voire au-delà. Mais cela nécessitera la clarification d'un certain nombre de questions au préalable, pas toujours des moindres. En dépit d'erreurs de méthode qui ont pu être commises par la France, rien n'empêche celle-ci de rectifier le tir, d'ici à la fin du premier semestre 2008, en procédant à une série de concertations avec ses partenaires européens comme méditerranéens, qui prendraient notamment en compte l'avis des composantes politiques comme civiles de chacun des États concernés. Certes, les quelques mois à venir ne suffiront probablement pas à créer un climat de confiance, mais le profond reproche que l'on pourrait adresser au projet de N. Sarkozy réside, parallèlement à ses failles communicationnelles, dans sa trop facile tendance à vouloir doubler la quête d'un ascendant politique français d'une approche par trop monolithique de l'avenir de la rive Sud de la Méditerranée. Soit une vision qui, si elle n'est pas recadrée, ne pourra que continuer à susciter l'ire et le scepticisme de la Turquie comme de chacun des autres pays de la région, qui demeurent mus, pour chacun d'entre eux, par des priorités stratégiques de type national. Contrainte qui, ne l'oublions pas, reste un frein sérieux à la construction de l'UE elle-même.

*Barah Mikail, Chercheur à l'IRIS

Un nouveau départ pour les relations franco-turques (Suite de la page 1)



d'Aujourd'hui la Turquie, nous avons également eu le plaisir de recevoir au siège de notre journal, la consule générale de France, Mme Christine Moro. Bien que nous ayons déjà publié plusieurs interviews de diplomates, elle a été la première personnalité du milieu diplomatique français à se rendre dans nos locaux depuis la création du journal.

Dès sa première rencontre avec notre directeur de la publication, Hüseyin Latif, elle avait indiqué qu'elle souhaitait rendre visite à notre journal et, très vite un rendez-vous a été fixé. Nous l'avons reçue un après-midi du début du mois de novembre et, après s'être entretenue de la passion pour le football en Turquie avec

notre coordinateur général, le journaliste sportif Kemal Belgin, elle a voulu connaître davantage les attentes et le profil des lecteurs de notre journal. Son intérêt pour « Aujourd'hui la Turquie » ne s'est pas cantonné à ces informations, elle s'est également intéressée aux difficultés auxquelles nous faisons face pour la publication de ce journal francophone en Turquie.

À la question « Qu'attendez-vous de notre journal ? », sa réponse a été : « Qu'il soit sérieux, ce qu'il est d'ailleurs » et elle a ajouté qu'elle ne manquerait pas de fournir à notre journal toutes informations utiles dans le cadre de sa fonction. Par ailleurs, à la question « Comment trouvez-vous la ville d'Istanbul ? », sa réponse a été « très

intéressante et très complexe ». Elle nous a fait part de son souhait de vouloir mieux connaître les différents quartiers de la ville, d'apprendre la langue turque – ce qu'elle a déjà commencé à faire – et surtout de rencontrer un maximum de personnes afin de remplir au mieux sa fonction et de contribuer ainsi à améliorer les relations entre les deux pays. Elle a également souligné les conseils utiles que lui a prodigués l'ambassadeur de Turquie en France, S.E. Osman Korutürk, avant son départ pour Istanbul. Au nom de toute l'équipe, je tiens à remercier vivement la consule générale de France à Istanbul, Mme Christine Moro pour cette rencontre et pour l'intérêt qu'elle porte à « Aujourd'hui la Turquie ».

Nous souhaitons beaucoup de succès à S.E. Bernard Emié et à la consule générale à Istanbul, Mme Moro, et ne manquerons pas de relater, au travers d'articles et d'interviews, leurs actions et leurs initiatives.

J'ai également le plaisir de vous informer que de nouvelles personnalités rejoignent notre comité de rédaction : les professeurs Mehmet Şakir Ersoy (de l'université de Galatasaray) et Suat Gezgin (de l'université d'Istanbul), M. Yann de Lansalut, directeur du lycée Notre-Dame-de-Sion, le député AKP Alaattin Büyükkaya, président du groupe parlementaire d'organisation, de coopération et de sécurité européenne et membre de la commission du budget et du plan, M.

Isak Kohen, homme d'affaires et Onur Eren, journaliste.

Au moment où je termine cet article, j'apprends que S.E. Bernard Emié a accordé un entretien

privé à notre directeur de la publication, Dr. Hüseyin Latif, et au professeur Haydar Çakmak, co-fondateur de notre journal. Ils se sont longuement entretenus du rôle et de l'avenir d'Aujourd'hui la Turquie.

*Mireille Sadège, journaliste, Docteur en histoire des relations internationales

Entre la France et la Turquie, ce sont des siècles d'histoire qui sont derrière nous et des siècles d'histoire qui sont devant nous.

Une femme turque au pupitre

(Suite de la page 1)

Cette vocation de chef d'orchestre est donc venue assez tardivement ?

Oui mais c'est normal, on ne commence pas à apprendre ce métier très jeune, on n'apprend pas à diriger un orchestre dès l'âge de 5 ans ! L'âge minimal se situe autour de 20 ans, une fois que l'on pense avoir exploré tous les ressorts du métier d'instrumentiste.

Quelles qualités jugez-vous important de posséder pour devenir chef d'orchestre ?

Selon moi, il faut avoir plusieurs personnalités. D'abord, une certaine personnalité musicale. Ce ne sont pas les musiciens qui interprètent la musique mais bien le chef d'orchestre. Il faut aussi avoir des qualités d'administrateur, un chef d'orchestre est comme un chef en cuisine. Et puis, il faut savoir imposer son autorité or ça ne vient pas naturellement, on doit posséder un certain charisme pour y arriver. En fait, l'autorité vient à la fois de la personnalité musicale et du charisme de la personne. Bien sûr, en plus de ces qualités, il faut avoir la chance de trouver un orchestre à qui l'on impose une unité et cela n'est pas toujours évident.

Vous nous l'avez dit, vous avez été contrainte d'arrêter le piano à la suite d'un accident. Avez-vous pu facilement rebondir, trouver une nouvelle vocation ?

Disons que j'ai profité de cette mésaventure pour étudier d'autres instruments, de manière théorique... d'autres instruments mais aussi d'autres sortes de répertoires, d'autres compositeurs, cela va ensemble. Chopin par exemple, qui est un maître du piano, n'a rien composé pour des orchestres symphoniques. Cela m'a permis d'explorer les différents univers musicaux, connaissance indispensable pour un chef d'orchestre.

En fait, le chef d'orchestre doit explorer les capacités musicales d'autrui et ne pas se concentrer sur lui-même, c'est cela qui différencie l'instrumentiste du chef. Le chef doit constamment être à l'écoute de ses instrumentistes, connaître les limites, les nuances et les masses sonores des instruments afin de les équilibrer constamment. Il est donc faux de croire que le chef d'orchestre est un personnage narcissique et fier, c'est l'orchestre lui-même qui lui permet d'exister. Le chef est d'ailleurs toujours d'une extrême modestie face à son orchestre.

Quel a été le déclic qui vous a décidée à épouser le métier de chef d'orchestre ?

Un de mes amis avait l'habitude de me faire écouter des symphonies, lorsque nous nous voyions et même par téléphone. Un jour qu'il me faisait entendre une symphonie de Mahler au téléphone et que je lui faisais des commentaires sur le morceau, il me dit : « Tu parles comme un chef d'orchestre ! » et c'est véritablement là que j'ai eu le déclic. J'ai ensuite attendu le bon moment et j'ai entrepris des études pour devenir chef d'orchestre.

Justement, en quoi consistent ces études ?

Les études sont très difficiles pour devenir chef d'orchestre, d'abord parce qu'il existe très peu de formations pour apprendre ce métier. Pour ma part, je suis allée au conservatoire de Lausanne, puis j'ai travaillé avec un très grand maître russe pendant 6 années et c'était vraiment formidable. De retour en Turquie, j'ai décidé de fonder mon propre orchestre ; j'ai sollicité le ministre turc de la Culture et il a accueilli cette idée avec enthousiasme. Il m'a envoyée vers le maire de Şişli, Mustafa Sarıgül, en m'assurant qu'il appréciait ce genre d'initiative et, en effet, le maire a accepté de financer le projet ! L'orchestre mis en route, les médias se sont rapidement intéressés à nous car il était plutôt rare de voir une femme chef d'orchestre.

Comment sélectionnez-vous les musiciens pour votre orchestre ? Allez-vous les chercher en Europe ?

Non, je n'ai pas eu besoin d'aller les chercher très loin car il y a d'excellents musiciens dans les grandes villes de Turquie et, en faisant simplement un recrutement à Istanbul et à Ankara, j'ai fini par me retrouver avec les 60 meilleurs musiciens de Turquie.

Quel est le trait de caractère dominant de cette jeune génération de musiciens en Turquie ? Comment ont-ils été formés ?

Les conservatoires et autres écoles de musique ont commencé à ouvrir à partir de la révolution de Kemal Atatürk. Les musiciens russes, qui ont toujours été les plus extraordinaires, sont alors venus enseigner en Turquie. Les musiciens turcs d'aujourd'hui ont donc eu énormément de chance. Beaucoup sont partis en Europe pour jouer, ce qui prouve qu'ils ne sont pas moins bons que les musiciens européens. Ce que je jugerais bon, c'est que des écoles se développent dans toutes les parties de la Turquie afin d'offrir plus de possibilités aux musiciens potentiels de l'est.

Des difficultés persistent-elles pour vous, même si votre orchestre est formé depuis maintenant deux ans ?

Bien sûr, il faut constamment faire

mieux, jouer encore plus parfaitement, mais le véritable obstacle reste le financement. Nous sommes un orchestre municipal, pas une formation d'État et nos moyens sont donc plus limités. Je ne pense pas qu'il serait mieux pour moi de dépendre du ministère de la Culture. Dans un orchestre d'État, les gens se comportent comme des fonctionnaires : ils font leur travail et puis c'est tout, ils ont moins d'enthousiasme que les orchestres indépendants comme le mien. Mon désir le plus profond est de conquérir le monde et d'être libre.

Quels sont justement vos projets d'ouverture vers le monde ?

Nous avons récemment joué à Strasbourg, au Parlement européen devant plus de 1500 spectateurs. C'était énorme. Nous avons eu de très bonnes critiques de la part d'un journaliste français et cela nous a donné du courage pour aller affronter un auditoire new-yorkais en 2008. Nous avons pour cela choisi un répertoire new-yorkais avec des œuvres de Schönberg, Mahler et



Stravinsky : nous avons choisi des compositeurs qui ont passé une partie de leur vie à New York. Nous prévoyons également une tournée à Ankara au mois de décembre.

Avez-vous d'autres projets en Europe ?

Nous voudrions jouer à Berlin, Vienne et aussi Paris. Mais les Parisiens sont assez blasés de ce genre de rendez-vous culturels. Ils sont beaucoup plus critiques et beaucoup moins spontanés et enthousiastes que les New-yorkais par exemple. Mais je compte bien venir un jour à Paris lutter contre les préjugés.

Votre orchestre est-il toujours composé des mêmes instrumentistes ou bien arrive-t-il qu'il change ?

Un orchestre ne doit pas changer. Les musiciens s'approprient la technique du chef et, une fois cela obtenu, c'est parfait. Il n'y a aucune nécessité de changement, ni pour les musiciens, ni pour moi.

Les techniques sont-elles si distinctes que cela selon le chef d'orchestre ?

Oui, il y a différentes écoles, principalement une russe et une allemande et chacune a son propre style de direction. Moi, j'ai une technique russe : les chefs russes sont toujours en avance, ils anticipent exagérément, ils donnent les informations très en avance et les musiciens doivent s'y adapter.

Le travail de chef d'orchestre est, comme on l'a dit, un travail de direction. Est-ce pour cela qu'il n'y a pas énormément de femmes dans ce métier ?

Non, je ne crois pas ; les femmes gèrent très bien, dans tous les domaines. Mais il y a des

raisons physiologiques concernant la respiration qui créent des différences entre les hommes et les femmes. Et puis il y a des raisons physiques et musculaires : une femme n'a pas les capacités musculaires d'un homme, c'est d'ailleurs pour cela qu'en tennis, par exemple, les femmes jouent entre elles. En fait, plus vous avez de force, plus le son sera fort et percutant, ce qui limite beaucoup de femmes au début. Ensuite, les femmes s'occupent plus d'elles-mêmes, aiment les compliments sur elles-mêmes et cela n'est pas compatible avec la fonction de chef d'orchestre. La femme se dit naturellement : « Est-ce que j'ai bien fait mon geste ? » alors que le chef d'orchestre doit se poser la question :

« Qu'est-ce que mon geste va répercuter sur les instruments ? » De ce point de vue, je me comporte comme un homme c'est pour cela que je suis capable de faire ce métier. L'autorité que doit dégager le chef d'orchestre est également difficile pour une femme. C'est donc ce genre d'obstacles que nous rencontrons lorsqu'on est une femme et il m'a fallu beaucoup de courage pour les affronter.

Comment est accueillie la musique classique en Turquie ?

Contrairement aux Européens, les Turcs n'ont pas une très longue culture de la musique classique puisque celle-ci est arrivée en même temps que la république turque, soit il y a à peine 80 ans. Du coup, les auditeurs turcs sont plus ouverts, dans le sens où ils n'ont pas de préjugés. J'aimerais tout de même qu'ils finissent par avoir une culture musicale plus fournie, cela devrait même s'apprendre dès l'école.

Pour finir, comment expliquez-vous la méconnaissance mutuelle flagrante entre la Turquie et la France ?

Je pense que les Français voient encore la Turquie comme l'Empire ottoman c'est-à-dire comme une force envahissante. Or cela est faux puisque, depuis la révolution turque, tout cela n'existe plus. La France doit donc, selon moi, réapprendre à connaître ce pays, s'intéresser à ses progrès et enfin voir ce qu'il est réellement devenu.

Propos recueillis par
Mireille Sadège et Marine Deneufbourg



Depuis l'an 2000...



...nous sommes à votre service, et nous faisons tout pour rester votre partenaire le plus proche.
QUALITE et RAPIDITE sont nos mots d'ordre .

- * Traduction écrite en toutes langues (Administrative, juridique, commerciale, technique, médicale)
- * Spécialisé turc/français et français/turc
- * Interprétation simultanée et consécutive
- * Organisation de réunions et séminaires
- * Service de guide professionnel

trio
TRADUCTION & ORGANISATION

www.trio-zeta.com

TRIO Tercüme ve Organizasyon, Orgeneral İzzet Aksular Caddesi, Ordu Yapı Koop. 1A Blok D25, 4. Levent 34330 İSTANBUL
Tel: +90 212 268 30 94 Faks: +90 212 268 30 96

L'Union des États turcophones (Suite de la page 1)

Le onzième Congrès pour l'amitié, la fraternité et la coopération des États et des populations turcs s'est tenu à Bakou du 17 au 19 novembre. Le président de la République d'Azerbaïdjan İlham Aliyev, le Premier ministre de la République turque, Recep Tayyip Erdoğan, et le leader du peuple turc de la République de Chypre du Nord, le président Mehmet Ali Talat, le neuvième président de la République turque, Süleyman Demirel, et les représentants de l'État et du gouvernement des Républiques turques ont participé à la réunion. Plus de 1800 délégués ont participé à ce congrès où de grandes mesures de sécurité ont été prises.



İlham Aliyev Recep Tayyip Erdoğan Mehmet Ali Talat

à l'occupation ; la Turquie a toujours été aux côtés de son frère l'Azerbaïdjan et opposée à cette occupation injustifiée. Elle est aussi aux côtés de ses frères turkmènes en Irak. La situation de nos frères chypriotes turcs n'est pas différente. La population chypriote turque a dit "Oui" au plan de Kofi Annan, mais a tout de même perdu le référendum. Moi je dis la chose suivante : Je dis à tous mes amis occidentaux qu'ils n'ont pas su passer le test de la sincérité. Notre époque est celle de la solidarité. »

Le Premier ministre Erdoğan s'est adressé aux Républiques turques : « Nous sommes naturellement nos associés respectifs » et il a donné des exemples concernant les importants investissements réalisés entre la Turquie et l'Azerbaïdjan en ajoutant : « Nous allons nous entraider, nous ne pouvons arriver nulle part en nous dissociant du reste du monde. Il faut que nous soyons dans une coopération et une solidarité régionale, culturelle, sociale et économique. Le succès de l'oléoduc Bakou-Tbilissi-Ceyhan, le fait que le gazoduc Bakou-Tbilissi va bientôt fonctionner à capacité maximale et l'ouverture prochaine du chemin de fer Bakou-Tbilissi-Kars renforce mes propos. »

Recep Tayyip Erdoğan a rappelé sa proposition pour la création prochaine d'un Secrétariat permanent des ministres d'État parlant la langue turque et la nécessité d'une union entre les pays turcophones. Le Premier ministre de la République turque a terminé son discours en précisant : « Il faut désormais que nous fassions les pas nécessaires pour déterminer l'actualité et être les précurseurs et les décideurs. »

Le président de la République turque de Chypre, Mehmet Ali Talat, a aussi fait un discours qui va dans le sens du Premier ministre. Après avoir indiqué : « Ceux qui veulent faire des affaires avec nous subissent des menaces », il a rappelé le Plan Annan dont Ferhugen, le commissaire chargé de l'élargissement de l'époque, avait déclaré « Je me sens trahi » et il a ajouté : « Ils veulent prolonger le processus, ils nous occupent en attendant. » Il a souligné qu'en ayant le monde turc à ses côtés, la partie turque allait se sentir plus forte face à la partie grecque. Après avoir précisé : « Ceux qui disent encore "préparez-vous, soyez prêts" ont des milliers de dossiers et de livres qui remplissent les salles aux Nations unies », il a demandé : « Comment peut-on encore se préparer ? » et Talat a fini avec un message pour le secrétaire général de l'ONU : « Nous

voulons bien nous préparer, mais définissons une date de clôture des négociations. »

À la question « Que pensez-vous du Congrès ? » Le secrétaire général de TUDEV, le professeur Dr Haydar Çakmak, a répondu tout d'abord qu'il était extrêmement important que cette assemblée se soit tenue pour la première fois hors de Turquie et il a poursuivi : « Dix assemblées ont été organisées en Turquie alors que des congrès ne sont pas seulement destinés aux Turcs de Turquie mais aussi aux Turcs qui se trouvent au Caucase et en Asie Mineure, qui doivent se l'approprier et c'est pourquoi nous avons réussi une première. C'est la raison pour laquelle c'est une chose très importante pour nous. Nous allons essayer de faire la même chose les années prochaines et nous espérons en organiser un deuxième au Kirghizistan. »

Le député d'Ankara Haluk İpek a aussi répondu aux questions à propos de l'Azerbaïdjan, organisateur du onzième Congrès : « Rappelons d'abord que les Turcs forment une grande nation comportant plusieurs États allant de l'Asie à l'Europe mais les relations qui existaient entre eux ont été suspendues lors de la guerre froide. Après la disparition de l'URSS, quand ces pays ont obtenu leur indépendance, il fallait les réunir. Le Congrès donne l'occasion aux



Haydar Çakmak

fonctionnaires, aux penseurs, aux artistes et aux hommes d'affaires de ces États turcs de se réunir. Quant à l'Azerbaïdjan, il s'agit d'un même peuple mais séparé en deux États différents alors que nos origines sont les mêmes. Aujourd'hui, la Turquie est la fenêtre de l'Azerbaïdjan qui s'ouvre sur l'Europe et l'Azerbaïdjan est la fenêtre de la Turquie qui s'ouvre sur le Moyen-Orient et ces deux fenêtres sont dépendantes l'une de l'autre aux niveaux politique et économique. La Turquie aide l'Azerbaïdjan à chaque difficulté et l'Azerbaïdjan est à chaque fois aux côtés de la Turquie face aux problèmes que rencontre celle-ci.

Mais le plus important est aujourd'hui le transfert du pétrole et du gaz naturel vers l'Europe en passant par la Turquie et l'Azerbaïdjan et, à ce sujet, la Turquie et l'Azerbaïdjan vont agir ensemble. Notre Premier ministre, Erdoğan, qui accorde beaucoup d'importance à ce Congrès, va se rendre en Grèce avec le président azerbaïdjanais, İlham Aliyev, pour l'ouverture du gazoduc. Comme vous le savez, le président Gül est aussi venu en Azerbaïdjan la semaine dernière. La tradition veut que les présidents turcs visitent en premier lieu Chypre puis l'Azerbaïdjan. De la même façon, les présidents de l'Azerbaïdjan vont en premier lieu en Turquie. » et il a ainsi montré la réciprocité des relations entre ces deux pays.

* * * *

L'un des invités de marque du Congrès, le ministre de la Culture et du Tourisme, Ertuğrul Günay, a déclaré lors de son entretien avec notre rédactrice en chef qu'une telle solidarité entre les États turcs et les populations turques était une bonne chose,



Ertuğrul Günay

ainsi que l'organisation d'un tel événement qui a atteint sa onzième année. Il a expliqué : « Nous souhaitons que tous ces peuples se rencontrent, qu'ils échangent leurs cultures, qu'ils améliorent leurs langues et qu'aboutissent les travaux visant à instaurer une langue commune. En Turquie, nous avons fondé un institut pour progresser dans ce domaine, l'Institut Yunus Emre. En créant de tels instituts dans divers pays du monde, notamment au Royaume-Uni et en Allemagne où vivent beaucoup de Turcs, nous essayons de partager et de diffuser la richesse culturelle de la langue turque.

* * * *

À la question de Mireille Sadège « Vous étiez l'année dernière au dixième congrès à Antalya ; que pensez-vous de ce onzième Congrès ? », Egemen Bağış, vice-président du parti AK et député d'Istanbul a répondu : « Je participe à ces congrès depuis le début. Avant, j'y participais pour représenter les Turcs qui vivent aux États-Unis puis comme député et ensuite en tant que vice-président du parti AK. Chaque année, ces assemblées progressent, s'enrichissent et couvrent un plus large réseau et nous en sommes très fiers. À mon avis, le point le plus important de ce congrès, c'est qu'il se tient à Bakou et, donc, hors de Turquie. La deuxième chose la plus importante a été le message de notre Premier ministre annonçant qu'il faut aujourd'hui créer le secrétariat permanent de cette assemblée, un mécanisme qui puisse travailler 24 heures sur 24 avec le

monde turc. Et d'après les applaudissements qu'il a reçus, nous pouvons en conclure que la majorité des délégués soutiennent cette initiative, cela montrant à quel point le Premier ministre a pointé sur le bon sujet. J'espère que l'année prochaine nous nous réunirons dans une assemblée organisée par le secrétariat professionnel du congrès et qui sera encore plus active et plus efficace.

Comme vous le savez, le Premier ministre attache beaucoup d'importance à la tenue de ce congrès. Après une longue période de suspension, nous n'avons pu le réorganiser que grâce à son soutien et il est évident que Tayyip Erdoğan a un grand rôle dans la joie que nous partageons aujourd'hui. Ces cinq dernières années, il s'est efforcé, par le biais de l'institution étatique TIKA pour le renforcement des valeurs et de l'héritage culturel du monde turc, d'identifier et de renforcer nos biens de valeur qui se trouvent aux quatre coins du monde. Aujourd'hui, il a montré combien il avait ce projet à cœur en nommant Hakan Fidan, qui a présidé l'institution depuis 4 ans, au poste d'adjoint au sous-secrétariat d'État. Nous allons voir ensemble la naissance d'une nouvelle énergie pour rassembler le monde turc avec l'aide de notre ami Hakan et c'est très bien. »

À la question « L'Union des États turcophones vient-elle en remplacement ou en complément de l'UE ? », M. Bağış a répondu : « La Turquie est aujourd'hui membre de près de 40 organisations, siégeant dans des organismes qui vont des Nations unies à l'AGIT, de l'OTAN à la Banque mondiale, ... Ces coopérations sont toutes des outils de politique étrangère et ne peuvent être des alternatives à l'UE. L'Union méditerranéenne que Nicolas Sarkozy a proposée est certes très importante mais cette union non plus ne peut pas remplacer l'adhésion à l'UE ; ce n'est pas possible et cela ne sera jamais mais on doit créer de nouvelles plates-formes pour



Said Yazıcıoğlu

Zafer Çağlayan

renforcer le dialogue et la communication entre les pays. Le Congrès de l'amitié, de la fraternité et de la coopération du monde turc et le secrétariat permanent qui va en résulter ne seront jamais une alternative pour l'UE mais cela va nous offrir les moyens nécessaires pour développer la paix, la richesse et la sérénité dans le monde. »

Et il a ensuite ajouté : « En tant qu'individu qui a vécu à l'étranger et qui y vit encore, j'estime très important qu'une publication en français soit éditée en Turquie. Nous parlons des relations internationales et de la solidarité internationale mais, sans commu-

nication, nous n'aurons ni paix, ni dialogue. C'est la raison pour laquelle chaque outil de communication a son importance et votre journal est un outil qui rend service à la paix internationale. »



Haluk İpek

Le président du Groupe Marmara, Akkan Süer, nous a déclaré : « Aujourd'hui, nous partons pour l'Azerbaïdjan où nous allons participer au congrès général qui rassemble les Turcs dans le monde autour de valeurs communes qui nous unissent dans ce Congrès des États et des peuples turcs. Ce sont des liens qui viennent de la langue, de la culture, des activités sociales et de l'histoire. Si nous réussissons à créer un rapprochement entre ces pays, la Turquie ne pourra que s'en féliciter. »

Lorsque nous lui disons que la Turquie a des rapports très proches avec les pays d'Europe et surtout avec les pays méditerranéens, il ajoute : « La pensée européenne est une pensée de civilisation et de paix et les bases de la civilisation et de la paix se trouvent dans la philosophie grecque. Il faut voir le projet européen comme un projet de paix et de civilisation et non comme un projet économique. Le Groupe Marmara que je préside organise depuis 11 ans des conférences et des réunions concernant les relations et le dialogue culturels pour savoir comment



Engin Köklüçınar

nous pouvons mener à bien ce projet. Tout le monde est conscient de ce que nous faisons, même le Vatican puisque, l'année dernière, le Pape nous a accueilli et, cette année, nous a remis une médaille. Dans la ville de Cordoba, le Premier ministre Zapatero nous a invité au groupe de travail de « Dialogues des civilisations » malgré le fait que nous n'ayons aucun titre et nous nous y sommes rendu. Pour résumé tout cela, ce genre de travaux nous rapprochent et il faut multiplier le nombre de ces réunions. Les organisations non gouvernementales doivent réaliser ce genre d'événements avec sincérité pour améliorer les lendemains » a-t-il dit en insistant pour que nous le transmettions aux lecteurs d'Aujourd'hui la Turquie.

* * * *

Quant au Président de l'Association des journalistes d'Istanbul, Engin Köklüçınar, il nous a résumé la situation de la manière suivante : « Le monde turc a eu une grande occasion depuis 1990 : les distances qui existaient entre la Turquie et les républiques turcophones se sont réduites lorsque ces États ont obtenu leur indépendance. Et le plus important lors de cette évolution

est que tous les progrès réalisés depuis la chute de l'URSS se sont faits en silence. Ces pays sont entrés dans une phase de démocratisation avec l'économie de marché et la Turquie a largement assumé son rôle de prédécesseur dans cette phase.

Avant ce onzième congrès des États et des peuples turcs qui se tient à Bakou et qui traite de politique, d'économie et de culture, les dix premiers se sont tenus en Turquie et notre souhait est qu'il y ait des résultats concrets. Malheureusement, le pouvoir économique de la Turquie et ses propres difficultés dans la sécurité empêchent l'accomplissement de pas plus courageux et des résultats plus ambitieux. Je trouve qu'il est important que ce onzième congrès ait lieu en Azerbaïdjan, car le monde turc prend en main cette situation avec une nouvelle vision et de nouveaux besoins. J'espère que ces efforts aboutiront plus tard sur des progrès concrets. Les décisions qui ont été



Akkan Süer

Tuğrul Türkes

prises jusqu'à aujourd'hui mettent beaucoup de temps à se réaliser, notamment concernant le commerce. On pourrait créer dans le monde turc une assemblée chargée de résoudre les difficultés à ce sujet, mais il n'en est rien. La deuxième chose, plus importante, est l'absence de coopération au niveau de la langue : en Azerbaïdjan, nous sommes passés à l'alphabet latin, mais nous n'avons pas d'alphabet commun. La Turquie pourrait piloter ce projet, mais l'État turc s'en tient au statu quo alors que diriger une telle opération demande plus que de l'attentisme. Au sujet de l'alphabet, la Turquie pouvait convaincre tout d'abord l'Azerbaïdjan et le Turkménistan, mais elle ne l'a pas fait. Dans les congrès, on entend surtout les politiciens et non les intellectuels à ce propos. Ces politiciens en parlent et j'espère qu'on y arrivera. » a-t-il dit avec espoir.

* * * *

Fils de l'homme d'État d'Alparslan Türkes, l'un des fondateurs du Congrès, le député MHP Tuğrul Türkes s'est exprimé au sujet du Congrès : « Avec la dissolution de l'URSS, toute la grande famille turque a eu la chance de se retrouver. Du temps de

l'URSS, il y avait certaines barrières, mais grâce à la grande histoire et l'union de la langue, ces familles ont pu se réunir. C'est à cette époque que le Congrès a été créé. Son objectif n'était pas économique, mais visait à favoriser un rapprochement, voire une union, basé sur des valeurs communes comme l'histoire, la langue et la culture entre les États turcophones (la langue turque est la cinquième langue la plus parlée dans le monde au XXI^e siècle).

À la question de Mireille Sadège : « Est-ce que vous trouvez que l'absence d'identité politique de cette union est un manque ? », il a répondu : « Non. Nous nous retrouvons dans ce contexte pour favoriser le dialogue entre les États et les peuples turcs qui sont largement répandus dans le monde et dans des géographies très diverses, en l'absence de tout but politique. C'est pourquoi la direction du Kazakhstan n'est assurée que par les Kazakhs. Évidemment, nous pouvons



Tuncer Çelik

Cuma Bayat

fournir les outils nécessaires pour augmenter les standards de vie des Ouzbeks, mais nous en resterons là. Nous n'avons jamais eu l'intention de nous occuper de leurs affaires internes. »

À la question de Mireille Sadège : « Pourrons-nous alors parler un jour d'une union économique ? », il a répondu : « Si un jour cela se réalisait, ce serait profitable pour tous. Vous savez que les coopérations économiques sont très influentes dans ce monde et, dans cette ère de globalisation, je pense qu'il serait très avantageux d'avoir une coopération économique avec ces populations qui ont juste des différences de dialectes, mais qui ont la même origine linguistique et partagent une culture et une histoire communes. » Quant aux difficultés existantes, Tuğrul Türkes a expliqué : « Les pays ont des gouvernements différents et le niveau intellectuel des pays de l'ex-URSS est très élevé. Mais il n'y a pas encore de structure économique comme en Occident et le capital, s'il change de main de temps en temps, n'a pas réussi à atteindre la destination finale. Je pense que cela ira de mieux en mieux. »



Süleyman Demirel

L'homme d'État Yazıcıoğlu, que nous avons questionné au sujet du congrès s'est exprimé ainsi : « Lorsque les historiens vont raconter le vingt et unième siècle, ils vont le décrire comme l'ère des organismes civils et des unions. Ce congrès réunit tous les États et les populations turcs et c'est pourquoi nous ressentons un immense respect et de la reconnaissance à son égard. Cela doit être un exemple pour nous et je souhaite que nous vivions la modernisation des populations turques qui ont été longtemps négligées. L'organisation de ce onzième Congrès en Azerbaïdjan est une avancée, nous devons prendre cela comme exemple et l'exporter à tous les pays turcs. J'aimerais ajouter un mot à propos de la publication en français d'un journal en Turquie : le français était très répandu mais il disparaît petit à petit ces dernières années. Je pense que votre mission, qui est des moins faciles, aidera en Turquie à la popularisation de la langue française et j'espère que vous obtiendrez des résultats positifs. »



Egemen Bağış

Avni Karşlıoğlu

Le jour de la clôture du Congrès, le Premier ministre Erdoğan, le président de l'Azerbaïdjan, Aliyev, et le Premier ministre de Grèce, Kostas Karamanlis, se sont rencontrés à Ipsala pour mettre en place l'exportation du gaz naturel de Turquie vers l'Europe. En résumé, nous avons vécu à Bakou un Congrès de l'amitié.

*Dr. Hüseyin Latif
Directeur de la publication

Restaurant et Hôtel, en plein cœur
de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

La Turquie : un candidat à l'UE méconnu par les États membres



*Bülent Akarcalı

En Turquie, une large communauté connaît l'Occident aussi bien que les Occidentaux. Ce sont des personnes qui ont vécu à l'étranger et qui y ont reçu une formation ou qui ont reçu une éducation par les écoles étrangères en Turquie. Ils ont appris l'anglais, le français, l'allemand et les autres langues aussi bien qu'eux, et ils connaissent aussi autant qu'eux l'histoire et la culture de ces pays. Face à cela, il n'y a qu'un tout petit groupe d'Occidentaux qui connaissent la Turquie. 90 % des étrangers qui viennent en Turquie vivent en communauté avec les ressortissants de leur pays et les Turcs avec lesquels ils ont des relations ne sont à vrai dire, pas des Turcs qui représentent l'ensemble de la Turquie. C'est la raison pour laquelle les Européens ne connaissent pas la Turquie et ne font aucun effort pour mieux connaître ce pays. En fait, ils se trompent généralement lorsqu'ils croient connaître ce pays. Cette observation est également valable pour les étrangers qui vivent en Turquie et qui n'ont toujours pas une bonne connaissance de la langue turque. La raison en est peut-être que ces derniers viennent en général pour des motifs professionnels, n'ayant aucun but intellectuel ou politique. Ils n'ont pas de position politique, ni vis-à-vis de la Turquie, ni vis-à-vis de leur pays. Cela peut paraître peu important mais ce que nous ne pouvons pas négliger, c'est le fait que les médias étrangers prennent l'avis de ces gens concernant la Turquie.

Je suis francophone. J'ai été directeur général d'entreprises françaises en Turquie et j'ai fait de la politique pendant 20 ans. Au cours de ces 20 ans de carrière politique, je n'ai jamais été témoin d'un effort de la presse française pour me demander des analyses

ou des informations au sujet de la Turquie. On me demandait juste des informations par hasard et au gré des rencontres.

D'un autre côté, ces médias sont à la recherche de Turcs susceptibles de dire des choses qui pourront plaire en Europe et j'ai l'intime conviction que la majorité des médias étrangers en Turquie, y compris la presse française, ne font pas beaucoup d'efforts pour prendre le pouls de la Turquie. Ils travaillent d'après des clichés, l'un d'entre eux étant que la laïcité disparaît en Turquie. C'est une chose désolante pour la Turquie, une accusation mensongère vis-à-vis de l'AKP et cela pourrait amener l'Europe à prendre une mauvaise décision. Je pense que le parti AKP va petit à petit se mettre en orbite et que les difficultés ne vont pas venir du gouvernement AKP lui-même, mais des islamistes radicaux qu'il a exclus. Le souci va très certainement venir de la droite même du parti et cette situation ressemble aux difficultés qu'avait vécues la gauche avec sa propre gauche dans les années 1970. L'AKP ne va pas rencontrer de problème avec l'armée ou les groupes laïcs, mais avec sa droite.

Voilà où je veux en venir : ignorer et sous-estimer les étapes franchies par la Turquie au niveau des droits de l'homme et des valeurs modernes universelles et croire que l'on pourrait reculer très rapidement sur ces points ne serait pas juste. En France, il y a essentiellement deux courants de pensée à propos de la Turquie : le premier consiste à dire du mal de la Turquie quel qu'en soit le prix et le second prétend aimer la Turquie, mais pas comme elle est, plutôt avec un regard orientaliste. Lorsqu'ils viennent à Istanbul, ces Français aimeraient voir des rues pleines

de boue et des piétons coiffés d'un fez et portant un pantalon bouffant. En somme, que la France aime ou n'aime pas la Turquie, ça la regarde, mais il faudrait néanmoins qu'elle connaisse la Turquie. Les politiciens français devraient être plus courageux et ne pas tenir leurs sources de tiers, ce qui rend les relations encore plus tendues. Bref, beaucoup de malentendus prennent leur source dans les propos de la presse étrangère concernant la Turquie. Lorsque nous regardons qui est venu en Turquie ces cinq dernières années, nous constatons de forts flux de visiteurs venus d'autres pays mais pas de France. Aux yeux de la France, il n'est question que de ce qui n'est pas fait par la Turquie.

Mon inquiétude ne porte pas sur qui peut bien aimer la Turquie, mais bien sur la méconnaissance que les gens ont du pays. Soyez courageux, venez en Turquie et dites-nous ici ce que

vous dites ailleurs, discutons en Turquie du bien fondé de vos propos. En résumé, il faudrait que la France montre le même courage que la Turquie. Par exemple, lorsqu'une position de la France concernant la Turquie pose problème, nous envoyons des lettres et, parfois, nous réussissons à avoir des réponses satisfaisantes, cela montrant que nos messages passent bien. Je raconte tout cela pour une bonne raison : les politiciens français ont une approche unilatérale et nous devons les amener à penser sous plusieurs angles. Nous sommes face à une situation très paradoxale : les personnes qui ont eu une éducation à la française, comme moi, ont été éduquées comme des Européens : nous n'avons pas de préjugés et nous sommes animés d'une pensée cartésienne qui semble manquer aujourd'hui aux politiciens français

Mon inquiétude ne porte pas sur qui peut bien aimer la Turquie, mais bien sur la méconnaissance que les gens ont du pays.

et c'est là que réside le problème. Un autre point que la France ignore : il existe encore en Turquie un système miniature de pensée française. Il ne faut pas oublier que lorsque la Turquie a décidé de changer ses structures politique, économique et sociale, elle a pris la France comme modèle. Que les Français viennent ici, ils le constateront eux-mêmes.

L'adhésion de la Turquie à l'UE

L'aventure européenne de la Turquie n'est pas un fait de dernière minute : la Turquie s'est tournée vers l'Occident depuis la période du Tanzimat et elle a été invitée à faire partie de toutes les organisations comme le Conseil de l'Europe et l'OCDE et, par ailleurs, la Turquie figure toujours parmi les Européens dans les activités sportives. Il n'est pas une institution existant aujourd'hui en Europe dont nous ne fassions partie. Nos institutions professionnelles, nos universités, nos organismes non gouvernementaux sont tous en relation avec l'Europe. Si nous regardons les relations du point de vue de la France, aucun chef d'État français ne s'est prononcé contre l'adhésion de la Turquie à l'UE pendant son mandat. De 1963 à aujourd'hui, des chefs d'État qui avaient le pouvoir de décision en politique étrangère, y compris Valéry Giscard d'Estaing, ont tous été favorables à l'adhésion de la Turquie. Puisque la France est un État de droit, elle est engagée par ses anciens chefs d'État. Mais la France n'est pas un quelconque État dont le gouvernement pourrait dire qu'il ne reconnaît pas les accords passés et, de toute façon, nous n'avons pas à attendre que tout le monde soit du côté de la Turquie. Le réel problème, c'est qu'il ne faut pas tromper la Turquie et exiger d'elle des critères que l'on n'a pas exigé des autres États membres, ce qui serait inéquitable et injustifié. En résumé, il faut que les politiciens français connaissent mieux la Turquie.

* Bülent Akarcalı
Ancien ministre de la Santé

Tension dans les relations Turquie - États-Unis



*Haydar Çakmak

L'état de la terreur que la Turquie vit depuis plus d'un mois a beaucoup tendu l'opinion publique, tout comme les positions de Barzani. Nous constatons depuis 2003 des situations étranges dans les relations américano-turques : les États-Unis n'arrivent pas à oublier la motion de la TBMM (Assemblée nationale turque) refusant la participation de la Turquie dans l'intervention irakienne des États-Unis en mars 2003. Aussi, non seulement les Américains aident et soutiennent le PKK mais, de plus, sous différents prétextes, ils entravent les

intérêts de la Turquie dans la région. Le fait que les États-Unis attendent de l'aide de l'administration régionale kurde et qu'ils se comportent comme ses alliés n'a pas seulement irrité la Turquie mais aussi la Syrie, l'Iran et les Arabes et les Turkmènes d'Irak. Il est difficile de comprendre comment les Américains ont pu suivre une pareille politique alors que la Turquie est un allié et un soutien très important des Américains en Irak. De plus, en Afghanistan, au Liban, en Somalie, dans les Balkans ainsi que dans les relations palestino-israéliennes, elle soutient les Américains là où d'autres alliés ne le veulent pas ou ne le peuvent pas. Rappelons que la Turquie ne possède pas directement

d'intérêts dans ces régions et que si elle aide les Américains, c'est uniquement en tant qu'alliée.

L'Administration Bush et l'équipe nationaliste et extrémiste qui l'entoure donnent l'impression d'un règlement de comptes avec la Turquie. Une grande partie de ceux qui ont voté pour Bush est constituée par les nationalistes américains, les dévots et les milieux extrémistes dont le niveau de revenu est très bas. Cet appui est couronné par les actions des sociétés internationales de pétrole et les producteurs d'armes en faveur de Bush. Le pouvoir de Bush, dont l'origine des richesses est le Moyen-Orient pense que les peuples musulmans de cette région et leur richesse ainsi que leur honneur devraient être à la disposition des États-Unis. Autrement, comment auraient-ils pu se comporter de la sorte avec tant de déterminisme ?

Lorsque les pays impérialistes occidentaux colonisaient les pays musulmans d'Afrique et d'Asie aux XVIIIe et XIXe siècles, ils disaient : « Remerciez-nous car nous vous apportons la civilisation ». De nos jours, ils conservent les mêmes habitudes mais la seule chose qui change, c'est qu'ils demandent désormais des remerciements non pas pour la civilisation, mais pour la démocratie. Alors que les États-Unis s'efforcent de glo-

rifier leur objectif impérialiste en disant aux pays qu'ils ont occupés qu'ils leur apportent la démocratie, ils soutiennent des forces terroristes qui mettent en danger la démocratie turque.

Les dirigeants américains devraient comprendre et admettre que la Turquie est dirigée démocratiquement, que ses institutions sont libres, hormis la presse qu'ils ont soumise à leur contrôle, que la Turquie est une société ouverte telle qu'en Occident. La période 1960-1980, où il leur suffisait de convaincre quelques dirigeants haut placés dans leurs relations avec la Turquie pour mettre en application la politique qu'ils souhaitaient a pris fin. Du fait que l'Iran n'est pas leur allié, ce dernier se défend librement contre les mouvements terroristes kurdes qui l'attaquent. Mais la Turquie, qui est leur alliée, ils ne veulent pas la laisser se défendre et, en agissant de la sorte, ils apportent secrètement leur appui à la terreur du PKK. Ceci a été dénoncé à plusieurs reprises auprès de l'opinion publique par les militaires et les autorités civiles. Bref, les Américains doivent à présent décider si la Turquie est leur alliée ou non.

*Prof. Dr. Haydar Çakmak
Université de Ghazi
Directeur du Département des Relations Internationales



Ce que pensent les Turcs

Pour chaque abonnement annuel souscrit à "Aujourd'hui la Turquie" recevez gratuitement le livre "Ce que pensent les Turcs".

Pour vos commandes envoyez un mail à alaturque@gmail.com

Le secteur de l'automobile devient la nouvelle locomotive des exportations turques

Plus de 79 % des exportations du secteur automobile turc sont destinées à l'UE. C'est ce qui explique la participation de plus de 60 entreprises membres de l'Union des Exportateurs d'Uludağ (UIB) au salon Equip Auto 2007 au Parc des expositions Paris-Nord Villepinte d'octobre. Nous y avons rencontré son secrétaire général, Ibrahim Okur. Il nous présente le secteur automobile turc et son importance pour l'économie de la Turquie.



Pouvez-vous nous présenter l'Union des Exportateurs d'Uludağ (UIB)?

Créée en 1987, l'Union regroupe les entreprises dans 5 secteurs d'activité principaux, mais 90 % de nos exportations sont réalisées par l'Union des exportateurs de véhicules de transport et de l'industrie secondaire. Nous comptons environ 10 000 membres dont 60 % représentent le secteur de l'automobile et des industries secondaires. Lorsque nous avons commencé en 1987, nous n'étions que 10 membres et nos exportations annuelles s'élevaient à 100 millions de dollars. Aujourd'hui, le nombre de nos membres est passé de 100 à 10 000 et le chiffre de nos exportations a dépassé les 20 milliards de dollars. L'Union des Exportateurs d'Uludağ (UIB) est la deuxième plus grande union professionnelle de Turquie compte tenu du montant des exportations.

L'objectif de la création de cette Union, basée à Bursa, était de réunir les exportateurs, de les unir en une organisation, de favoriser la solidarité dans le métier, de les informer, et de donner une vision harmonisée afin de développer les exportations. Dans ce cadre, nous publions des rapports sectoriels concernant nos membres et notre pays, nous organisons des séminaires informatifs et prospectifs pour les organismes et les institutions en question ainsi que la participation nationale aux expositions internationales. Nous travaillons à la recherche et l'ouverture de nouveaux marchés et, parfois, à la protection d'un marché déjà en place.

Nous sommes ici aujourd'hui avec une soixantaine d'entreprises, nos membres producteurs du secteur automobile et de pièces détachées qui veulent faire de l'exportation et s'ouvrir aux nouveaux marchés.

L'économie turque affiche une croissance importante depuis cinq ans. Que pouvez-vous nous dire concernant les exportations de la Turquie ?

La Turquie a vécu un tournant important dans ses exportations grâce aux mesures de stabilité du 24 janvier 1980 entrées en vigueur la même année. Avec ces mesures, nous sommes passés d'une politique d'industrialisation basée sur l'importation à une politique d'industrialisation basée sur l'exportation.

En 1980, a donc débuté l'application d'un programme économique tourné vers le libéralisme. Par la suite, des initiatives et de nouvelles mesures sont intervenues dans le domaine de l'investissement et de la modernisation. J'attire l'attention sur le fait qu'en 1980, année où les mesures de stabilité économique ont été prises, les exportations de la Turquie s'élevaient à 2,3 milliards de dollars alors que nos importations étaient d'environ 5 milliards de dollars. Notons que 85 % des 2,3 milliards de dollars exportés concernaient les produits agricoles et 15 % des produits industriels mais la mobilisation concernant l'investissement dans les années 80 a changé les proportions dans les exportations. Maintenant, lorsque l'on considère cette répartition, l'industrie représente 85 % des exportations, ce qui constitue un progrès très important.

Vers la fin des années 90, des initiatives de labellisation et de production de produits de marque ont été prises dans tous les secteurs afin de devenir concurrentiels et de pouvoir rivaliser avec les entreprises implantées dans le monde entier. En résumé, il faut que nous produisions des biens possédant une forte valeur ajoutée et qu'on les exporte. Et nous continuons encore nos efforts sur les marques ; un sous-secrétariat d'État au Commerce extérieur détermine cette politique économique, des organismes et des institutions l'appliquent, l'une d'entre elles étant l'Union des exportateurs.

En 1992 et 1993, nos exportations de l'industrie automobile étaient d'environ 1,5 milliard de dollars dont 70 % représentés par l'exportation de l'industrie secondaire et 30 % par l'industrie majeure. Le fait que les entreprises du secteur de l'automobile aient transféré leur production vers l'export dans les années 90 et 2000 a fait exploser le secteur de l'automobile et l'industrie secondaire. Le secteur de l'automobile et l'industrie secondaire, qui étaient, en 1994, au 6e rang dans le secteur sont arrivés à la première place en 2006 et ils sont toujours au premier rang aujourd'hui et ce secteur

représente un milliard de dollars de plus que le prêt-à-porter et la confection. Maintenir une qualité optimale de notre production est très important car nous visons une exportation durable. Le secteur de l'automobile et l'industrie secondaire sont déjà en bonne position et la production automobile vient de dépasser le million de voitures produites, notre objectif étant de dépasser les 2 millions de véhicules pour l'année 2012. Par ailleurs, pour le centième anniversaire de la République en 2023, nous comptons atteindre un montant d'exportations de 500 milliards de dollars et, pour y parvenir, il faut que nous fassions en sorte que chaque secteur ait une forte valeur ajoutée et produise des produits de marque.

Que pouvez-vous nous dire sur les difficultés que rencontrent les industriels et les exportateurs ?

Le cours des devises est un problème important, tout comme les coûts élevés des matières premières, la forte inflation, le poids des taxes sur l'emploi et l'énergie. Malgré cela, les exportateurs et les industriels réalisent tout de même leurs exportations, parfois à prix coûtant, voire à perte, cela pour pouvoir préserver leur marché, pour que les machines tournent dans les usines en Turquie, sinon nous risquons une récession du marché intérieur en Turquie. Il faut absolument que la production de la Turquie soit commercialisée à l'étranger et c'est pour cela que nous nous battons, que nous sommes présents sur différents salons et foires...

Quels sont les marchés auxquels la Turquie s'intéresse et qui seraient intéressants pour le futur ?

Je rappelle que jusqu'aux années quatre-vingt, l'industrie turque ne produisait que pour le marché intérieur mais aujourd'hui la capacité industrielle de beaucoup d'industries en Turquie a fortement augmenté et c'est pourquoi elle se doit de s'ouvrir à l'extérieur. Nos partenaires économiques traditionnels à l'heure actuelle sont les pays occidentaux et la moitié de nos exportations se font ainsi en direction de l'UE. À l'ère de la globalisation, nous avons d'abord mis en place une stratégie à destination des pays voisins et environnants et les exportations vers ces pays se sont multipliées par 4, voire 5. Ensuite, nous avons fait des plans pour nous ouvrir à Afrique où la Turquie rivalise en ce moment avec les pays les plus développés.

L'infrastructure industrielle de notre pays a dépassé depuis longtemps une capacité limitée seulement à certains pays et, concernant les exportations, notre objectif est devenu : « S'ouvrir au monde entier. »

Au cours des 7 derniers mois, notre croissance dans le secteur de l'automobile et de l'industrie secondaire est de 32 %, augmentation qui dépasse la moyenne de l'Europe. Notre but en tant qu'Union des Exportateurs d'Uludağ était de 20 milliards de dollars ; nous avons dépassé ce seuil

de 20 milliards et je pense que nous allons atteindre 21,5 milliards de dollars d'ici à la fin de l'année. Comme on peut voir, la Turquie atteint ses objectifs, quels que soient les obstacles.

Voulez-vous ajouter quelque chose ?

Continuez à nous suivre, nous et la Turquie.

Propos recueillis par
Mireille Sadège

Pour le centième anniversaire de la République en 2023, nous comptons atteindre un montant d'exportations de 500 milliards de dollars.



Le grand succès des centres commerciaux en Turquie

Ces centres ont contribué à la popularisation du style de vie occidental et à la création de la société de consommation en Turquie. Ces centres remplacent la « Cedde-i kebir » (rue commerçante) et le premier, du nom de « Galleria », a été inauguré en 1988. Aujourd'hui, il en existe 179 dans toute la Turquie, dont 58 à Istanbul. Le chiffre d'affaires réalisé par ces centres est estimé à 20 milliards de dollars et ils reçoivent 600 000 clients par an, uniquement à Istanbul.

En moyenne, le chiffre d'affaires réalisé dans ce secteur est estimé entre 5000 et 6000 dollars par mètre carré.

Le montant des investissements pour la création de nouveaux centres commerciaux a été de 8 milliards de dollars en 2006 et ce chiffre atteindra 15 milliards de dollars en 2007.



Envie de faire passer une publicité dans nos pages ?
Contactez-nous au 0 216 550 22 50 - 0 533 706 42 22

Bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous Aujourd'hui la Turquie, veuillez remplir et renvoyer ce coupon à l'adresse indiquée en précisant le nombre d'exemplaires.

11 numéros : 40 € Turquie 50 € Europe 11 numéros version PDF : 25 €

Abonnement de soutien pour les entreprises 11 numéros

Le kit de 25 exemplaires 300 € Turquie 400 € Europe

Le kit de 5 exemplaires 150 € Turquie 200 € Europe

Prénom : _____ Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ Pays : _____ No de téléphone : _____

Fax : _____ Email : _____

Date : / / _____ Signature : _____



Offre exceptionnelle
Gratuit pour chaque abonnement et renouvellement

Mode de paiement pour la Turquie (rayer la mention inutile) :

- chèque (à l'ordre de Bizimavrupa Yay. Ltd)

- virement Yapi Kredi (no de succursale : 0217-0 Moda İstanbul)

no de compte en euros : 60901314; en YTL : 60825808)

Bizimavrupa Yayıncılık Ltd. - Moda Cad. No:77 D.3 - 34 710 İstanbul - Turquie

Tél: 0 216 550 22 50 - Fax: 0 216 550 22 51 - Email: alaturque@gmail.com

Mode de paiement pour l'Europe (rayer la mention inutile) :

- chèque (à l'ordre de CVMag)

- virement bancaire à l'ordre des « Editions CVMag » - Crédit Lyonnais

no de compte 30002 Paris Bonne Nouvelle 00467 0000445120G

Les Editions CVMag 37 rue d'Hauteville 75010 Paris - France

Tél. 01 42 29 78 03 - Fax: 01 42 29 54 20 - Email: alaturque@gmail.com

alt 32

Les saveurs incontournables de la cuisine turque



*Ayşe Buyan

La Turquie, qui possède une beauté différente pour chaque saison, rassemble les différentes cultures comme elle rassemble des variétés culinaires de saveurs diverses. Les fruits et légumes variés de chaque saison ont favorisé la création des goûts traditionnels établis depuis de longues années. On crée par exemple des desserts, des sirops et des liqueurs avec les fruits d'été et l'on conserve, par de multiples moyens, ces fruits et légumes pour pouvoir les utiliser en hiver. De nombreux fruits sont séchés pour être vendus en hiver sous leur nouvelle identité que l'on appelle « kuru yemiş » (fruits secs). Parmi ces fruits, on trouve les pruneaux, les mûres, les griottes, les figues et les pommes.

D'autres fruits seront mis à bouillir avec du sucre et réduits pour se transformer en « pekmez » (sirop) que l'on consomme en hiver. « Pekmez » de grenade, de mûre, de betterave, de raisin et autres sont des aliments savoureux et traditionnels dont les propriétés antioxydantes ont été démontrées.

Les liqueurs de griotte et de menthe font partie des boissons alcoolisées que l'on fabrique en été. Ces liqueurs se présentent différemment selon chaque pays et, chez nous, elles sont servies traditionnellement en accompagnement du fameux café turc. Dans certaines occasions, cette liqueur est remplacée par le loukoum qui est une confiserie propre aux Turcs, le loukoum le plus prisé avec le café turc étant le loukoum à la rose. Les plats utilisent aussi les roses, qui se récoltent en grande quantité durant la période estivale. L'utili-

sation de l'eau de roses est devenue une tradition pour les desserts lactés (güllaç, su muhallebisi, etc...).

Les feuilles de vigne toutes fraîches sont conservées avant l'automne dans de l'eau salée puis, plus tard, ces feuilles de vigne, que l'on appelle « asma », seront roulées soigneusement à la main pour apporter leur saveur délicate aux « dolmas » à la viande ou à l'huile d'olive.

L'un des procédés utilisés pour conserver les légumes en vue de l'hiver s'appelle « tursu » ; cette technique permet la fermentation des légumes dans un liquide constitué de sel, de vinaigre et d'eau. Les légumes pouvant se prêter à ce type de conservation sont le concombre, la tomate verte, le poivron, la courge, le chou, la carotte.

Lors des jours sans pluie et plutôt doux de l'automne, on mélange des tomates, de la farine, du yaourt et de la levure et on laisse fermenter. Le mélange, qui devient acide et volumineux au fur et à mesure de la fermentation, sera découpé en morceaux et séché par la suite. Ce mélange, avec de petits morceaux de tomates, sera émietté puis tamisé dans une passoire en cuivre et étalé à nouveau pour être séché. C'est ainsi que l'on élabore la plus ancienne et la plus riche des soupes traditionnelles des Turcs, qui s'appelle « tarhana ».



Même si les condiments et les ingrédients changent selon les régions, la méthode reste la même.

La consommation de viande rouge comme le mouton, le veau et l'agneau augmente en hiver. On compte une grande variété de plats à base de viande : « tas kebabi », « kağıt kebabi », « orman kebabi », « kuyu kebabi », « oruk kebabi », aubergine farcie, « mousakka », « dolmas » à la viande, agneau tendre, ratatouille, corne grecque à la viande, et bien d'autres encore.

À la différence d'autres pays, le repas traditionnel turc comporte toujours en plat principal un plat de légumineuses comme les pois chiches, les haricots ou les lentilles. Tout comme les haricots secs à la viande, à la menthe et aux soudjouk ou un plat de

lentilles vertes, le riz a une place particulière dans la cuisine turque. On dit que nous posséderions plus de 50 variétés de pilafs.

Parmi les plats de légumes à base d'huile d'olive qui se mangent tièdes ou froids, on trouve : les « dolmas », les « fava » et « barbunya » des légumineuses, l'aubergine grillée, « haydari », le poulet tcherkesse, les haricots frais, le « dolma » d'artichaut ou encore « l'imambayıldı » à l'aubergine.

Les poissons du pays – qui est entouré d'eau – sont très savoureux et la variété de poisson le plus délicieux est le temnodon sauteur. Le plus apprécié des plats à base de poissons crus est le hors-d'œuvre « lakerda » fait avec des poissons séchés comme la pélamide ou la grande pélamide. Des dizaines de hors-d'œuvre de poissons et des centaines de poissons variés sont propres à la Turquie.

Dans notre pays, on déguste beaucoup d'herbes qui se consomment d'habitude avec des sauces à l'huile d'olive ou au yaourt aillé. Bien entendu, ces herbes sont surtout abondantes au printemps et à l'automne.

Quelques-uns des desserts à base de pâte et de sirop présentés lors des cérémonies sont ; les « baklava », « ekmek kadayıfı », « yassı kadayıf », « tulumba tatlısı », « lokma », « irmik helvası » qui se dégustent été comme hiver.

La cuisine en Turquie est toujours un plaisir. Notre population chaleureuse et souriante est une mosaïque de personnes amicales et liées par une solidarité et une culture communes datant de milliers d'années. Cette belle mosaïque se reflète sur les Turcs et dans les goûts qui sont illustrés par tous ces plats.

Ayşe Buyan
abuyan@gmail.com

Mevlâna : un univers d'amour et de spiritualité

L'association des amoureux contemporains de Mevlâna a été créée en 1982. Elle organise des cérémonies de semah, des concerts et des conférences. Leur objectif est de faire connaître les pensées universelles de Mevlâna. Nous avons rencontré son président, Cheikh Hasan Dede.

Quelles sont les valeurs les plus importantes du « mevlevisme » ?

Voir l'homme au plus haut degré, lui attribuer une identité et le purifier de toutes les méchancetés, le munir de bonté et le guider vers un monde pur. La raison de notre rassemblement ici, est d'être enveloppé dans cette belle spiritualité de Mevlana.

Pourriez-vous nous parler du « semah » ?

Le semah est un voyage spirituel, une prière. Tout le monde pratique le « semah », comme le mouvement de la Terre autour du Soleil. Si le « semah » s'arrêtait, l'ordre du monde serait perturbé.

Quelle est la signification des mouvements pratiqués lors du « semah » ?

De manière symbolique, les derviches représentent les prophètes. Ils viennent en ce monde pour rendre service sans en attendre aucun profit. Les derviches ont

les mains croisées et sur les épaules. Après avoir commencé à tourner, ils ouvrent leurs bras, la main gauche tournée vers le bas et la main droite vers le haut, signifiant que tout ce qu'ils prennent de Dieu, ils le donnent au peuple sans rien garder pour eux. Ils tournent autour d'eux-mêmes et en même temps autour de la scène comme les planètes qui tournent sur elles-mêmes et autour du Soleil.

Que pouvez-vous dire à propos de la philosophie des derviches tourneurs ?

« L'homme est l'être le plus honorable



des créateurs ». La pensée de Mevlâna est de ne pas offenser, de ne pas infliger de peine, de réunir tout le monde sans faire aucune distinction, de gagner l'affection des hommes, de les orienter en direction de la beauté. Telle est notre philosophie. Voyez ce que dit Mevlâna : « Viens, quoi que tu sois, que tu sois infidèle, que tu renonces cent mille fois à ton serment. Viens tout de même. Ici, c'est la porte de l'espoir. Ce n'est pas la porte de ceux qui sont dans le désespoir. Viens tout de même. » Mevlâna a invité tout le monde à ses côtés. Dans quelque état qu'ils soient, il les a appelés. La philosophie de Mevlâna est de rendre unique chacun dans ce monde. La dualité n'y a pas sa place.

Pourriez-vous nous parler un peu du « Şeb-i aruz » ?

Dans notre monde, tout le monde a peur de la mort. « La peur de savoir où il se rend » entoure chacun. Le jour va arriver où également Sa Sainteté Mevlâna va quitter ce monde. Qu'a dit Mevlâna ? « Cette nuit est ma nuit de noces. Que des flûtes dites "ney" soient jouées et que les derviches tourneurs pratiquent leur semah. Que personne ne dise "hélas" derrière moi. »

Pouvez-vous citer à nos lecteurs les expressions de Mevlâna que vous aimez le plus ?

Mevlâna dit : « Ma mère est l'affection, mon père est l'affection, mon prophète est l'affection, mon Dieu est l'af-



Şeyh Hasan Dede

fection. Quant à moi, je suis un enfant de l'affection. Je suis venu pour présenter l'amour et l'affection dans le monde de l'humanité. » De même, Mevlâna dit ceci : « Je suis venu embrasser l'ensemble du monde de l'humanité avec affection et respect sans distinguer la religion, la langue ou la race et sans corriger le délit de personne. » Encore une fois, Mevlâna dit : « Sois comme le Soleil dans la tendresse et la charité. Sois comme l'eau courante dans la générosité. Sois comme la nuit dans l'observation de la faute de quelqu'un. Sois comme un mort dans la colère et la nervosité. Sois comme la terre dans la modestie. Parais comme tu es ou sois comme tu parais. »

Propos recueillis par
Onur Eren

Les enjeux des relations sino-turques



*Prof. Dr. Ahmet Taşağul

La Chine est le plus ancien voisin de la Turquie. Selon certaines sources, les relations bilatérales remontent à 2500 av. J.-C. Mais à partir de 1000 après J.C. et lorsque la priorité des Turcs est devenue l'Asie proche, les relations se sont modifiées. Plus qu'une relation militaire, les liens se sont transformés en relations économiques.

Cependant il ne faut pas négliger la contribution des Turcs dans la création de la culture chinoise, mondialement reconnue. Les Mandchous, les Tibétains et les Mongols y ont autant contribué que les Turcs. Son sommet fut atteint avec la dynastie des Tang, une dynastie ayant régné entre les années 617 et 906, assurant un tournant important dans la création de la Chine. Durant la dynastie Tang, la Chine a vécu sa plus grande extension territoriale. Même si c'était symbolique, l'Asie Mineure, le Turkestan de l'Ouest et même la Sibérie faisaient partie de la Chine et aujourd'hui, la Chine essaie de renouer avec cette politique d'expansion, se référant aux cartes historiques montrant la Chine d'alors dans toute son étendue. La revendication de territoires à l'URSS par Mao après 1958 s'appuie sur ces données historiques et ces terres sont, en réalité, des terres où habitent des Turcs. Mis à part cela, les relations culturelles étaient très riches : par exemple, certains des pièces uniques exposées au Palais de Topkapi viennent de Chine.

À l'époque d'Atatürk, nous savons que Mustafa Kemal voulait renforcer les liens de la Turquie avec la Chine mais il n'a pas eu beaucoup de succès, de nombreux pays

tiers ayant fait barrage à ces projets. D'un autre côté, la distance géographique a aussi affecté les relations sino-turques. À l'époque d'Atatürk, et malgré tous les obstacles, des officiers venaient de Chine suivre un enseignement à l'École de guerre de l'Armée de terre, chose peu connue en Turquie. Ces officiers sont passés à Taiwan après avoir été battus par les troupes de Mao lors de la guerre civile et sont devenus là-bas professeurs de turcologie.

Je pense qu'il faut renforcer les relations entre la Chine et la Turquie mais, en tenant compte de nouvelles réalités du monde. Nous pouvons prendre comme exemple les besoins énergétiques de la Chine : elle voudrait tout d'abord, pour combler ses besoins, profiter de ses voisins géographiquement proches comme ceux de l'Asie Mineure où elle n'a pas de rival capable de lui faire face. Cela va ressembler à une

théorie du complot, mais il se pourrait que la Turquie et la Chine soient prochainement voisines par la mer Caspienne car une Asie Mineure de 20 millions d'habitants ne peut pas répondre aux besoins économiques d'une Chine d'un milliard et demi de personnes. À mon avis, les analystes qui estiment que la Chine ne sera jamais une grande puissance économique et militaire se trompent car personne ne connaît le montant des investissements militaires de la Chine. Ne laissons pas non plus de côté le facteur humain : s'il faut donner un exemple, un ouvrier chinois peut travailler pour une somme modique. Le facteur humain dont je parle est un élément important qui a la capacité d'affecter les

Il faut créer des relations solides entre les deux pays, mais sans considérer pour autant que cela pourrait remplacer l'adhésion à l'UE.

relations internationales et la Chine peut être un avantage pour la Turquie si nous nouons des relations amicales saines. Or, dans le contexte actuel, les activités de la Chine vont à l'encontre des intérêts de la Turquie car cette dernière achète en Chine, mais n'arrive pas à y vendre et il va falloir apporter une solution à cette situation, en reconsidérant les relations commerciales. Car la Chine est cause du chômage en Turquie puisqu'un produit qui est importé de ce pays prend la place du même produit fabriqué en Turquie et l'on doit alors fermer les usines et les ateliers. Ce problème n'est pas propre à la Turquie et concerne le monde entier et certains pays ont déjà commencé à prendre des mesures pour

contrer ce phénomène.

Abordons maintenant un autre problème : de par le monde, de nombreuses personnes se sont enrichies grâce au développement économique de la Chine. On dit que ces

personnes seraient environ 10 millions. Or la Chine reste très discrète sur l'argent qu'elle possède à l'étranger, elle cache bien ces paramètres, étant un peuple très fermé. Je ne pense pas personnellement que la Fédération russe puisse toute seule faire face à la Chine. Les deux pays pourraient entrer en conflit à cause d'intérêts communs, notamment sur la question de l'énergie. La Sibérie, la Mongolie et les républiques turques peuvent être des terrains de conflit et un affrontement ne pourrait que profiter aux États-Unis.

Mais il faut aussi préciser que si le projet « Voie lactée » se concrétise, la Chine et la Russie pourraient se réunir et constituer une grande force aux yeux du monde entier. Si

elles arrivaient à s'entendre, elles pourraient former un bloc solide face aux blocs des États-Unis et de l'UE.

Dans ses relations internationales, il est important que la Turquie s'entende bien avec la Russie. Mais il faut bien respecter l'équilibre de cette relation car la Turquie va certainement être obligée par ailleurs de renforcer ses liens avec la Chine, tant sur le plan commercial qu'en ce qui concerne leurs relations politiques. Ces relations politiques sino-turques ne sont pas au niveau souhaité malgré le fait que la Chine et la Turquie aient fait un pas en arrière concernant le cas du Turkestan. Pour les Chinois, la Turquie est un pays de l'OTAN et un allié des États-Unis. Lorsque la Turquie suit une politique étrangère unilatérale, cela affecte gravement les autres pays de la région. Vu que le monde devient de plus en plus petit grâce aux nouvelles technologies de communication, la Turquie devrait renforcer ses relations avec tous les pays sans considérer les distances et je pense que la Chine est parmi les premiers de la liste.

Certaines personnes montrent l'organisation de la Coopération de Shanghai comme une solution de rechange pour la Turquie. Mais cette organisation ne peut jouer ce rôle pour la Turquie qui continue de vouloir rejoindre l'UE. Ce n'est ni une organisation militaire comme l'OTAN, ni une organisation économique comme l'UE: C'est pourquoi il faut créer des relations claires entre les deux pays, mais sans considérer que cela pourrait être un objectif pouvant remplacer celui de l'adhésion à l'UE.

*Prof. Dr. Ahmet Taşağul, université Mimar Sinan, département histoire

L'antiaméricanisme en France, une fatalité ?



*Dr. Olivier Buirette

Si l'on se réfère à une encyclopédie, voici la définition qui nous est donnée de l'antiaméricanisme : l'antiaméricanisme (ou américanophobie) décrit une position systématiquement dédaigneuse, méfiante ou hostile vis-à-vis de la politique des États-Unis, de la société, de l'histoire, de la culture ou du peuple américains. Le terme et le concept sont cependant rejetés par la plupart des détracteurs des États-Unis, qui considèrent le terme comme un repoussoir destiné à disqualifier par avance toute critique.

Il est manifeste que, depuis quelques années, la question est posée en France dans ce domaine. En effet, qui se rappelle encore la logique de guerre du président Mitterrand en 1990 et la participation de la France aux côtés de la coalition de l'ONU menée par les États-Unis pour libérer le Koweït début 1991 ? Pourtant, plus de 10 ans plus tard, que reste-t-il de cette époque après le 11 septembre 2001 et la vague de sympathie qui est née suite aux attentats effroyables de New York et Washington ? Pas grand chose en tout cas jusqu'à ce jour de l'été 2007 où le futur président de la République devait rencontrer George W. Bush.

Il est manifeste que le second mandat de Jacques Chirac (2002-2007) aura été marqué profondément par une reprise de l'antiaméricanisme en France. En effet, ne serait-ce que

l'utilisation du droit de veto utilisé contre la guerre en Irak, au conseil de sécurité de l'ONU et le célèbre discours de Dominique de Villepin en 2003, resté dans les mémoires.

L'histoire entre les Français et l'Amérique ressemble finalement à une histoire d'amour faite de moments de passion commune et de périodes de rupture. En effet, n'oublions pas que c'est dès la fin du XVIIIe siècle que le Marquis de Lafayette, envoyé par le roi Louis XVI, devait prêter main-forte aux troupes indépendantistes de Georges Washington et contribuer ainsi à la création des États-Unis d'Amérique. De cette époque est né, évidemment, le lien très fort et historique qui lie le peuple français à celui des États-Unis.

Puis c'est la Révolution française, l'Empire, et les troubles divers du XIXe siècle. C'est en 1917 que les États-Unis entrent en guerre aux côtés de la France et des Alliés pour mettre un terme au premier conflit mondial, c'est là une période où le sentiment antiaméricain est, bien entendu, le plus faible, avec certes quelques couacs lors de la conférence de la paix de 1919-1920 où le président américain Wilson sera quelque peu mis à l'écart au nom du principe selon lequel les Européens souhaitent pouvoir régler leurs affaires « entre eux ». La SDN sera cependant l'une des rares concessions faites par les Alliés aux vues mondiales de Wilson en 1919. Avec l'entre-deux-guerres, les choses vont se politiser davantage mais c'est

tout de même encore une fois l'intervention des États-Unis dans le conflit, en décembre 1941, qui permettra la victoire en 1945 après les deux débarquements en France en 1944. L'antiaméricanisme contemporain apparaît donc ensuite ; en effet, la force que représente le Parti communiste français au lendemain de la Seconde Guerre mondiale permet à celui-ci de développer une forte propagande antiaméricaine, notamment autour du refus du plan Marshall, on se souvient encore du fameux slogan : « Les Ricains en Amérique et la France en République » ou encore « Coca Cola et Whisky non ! Messieurs les Yankees. »

La période gaullienne arrive ensuite (1958-1969) avec, notamment, la sortie de la France de la politique de défense américaine et donc de l'OTAN et surtout le développement par l'homme du 18 juin d'une politique indépendante et originale, sorte de troisième voie diplomatique entre l'URSS et les États-Unis.

Finalement, cette politique sera perpétuée sans grand changement jusqu'à la fin du mandat de Jacques Chirac en 2007. Bref, on le voit, un très riche passé historique tisse le décor de cette petite histoire de l'antiaméricanisme, une histoire faite à la fois de moments d'amour et de désamour. Quelles sont donc alors les conséquences politiques de tout cela aujourd'hui ? Il est certain qu'avec l'élection de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République, on retrouve une politique étrangère très favorable aux positions américaines. Ainsi, si en effet il semble

impossible de revenir sur la position de la France dans l'affaire irakienne, les récentes positions sur la crise iranienne du ministre des Affaires étrangères, Bernard Kouchner, ont considérablement réaligné la France sur une politique plus « atlantiste ».

Le nouveau président lui-même n'a pas hésité à se rendre plusieurs fois aux États-Unis, alors qu'il était ministre d'État et ensuite après, avec ses vacances dans le nord-est du pays en août 2007. Par ailleurs, lors de la campagne elle-même, le futur président s'est nettement démarqué d'une ligne beaucoup plus traditionnelle de politique étrangère défendue par la candidate socialiste. Toutefois, la cassure est forte entre la France et les États-Unis, et la guerre en Irak ajoutée aux conséquences de la mondialisation, ainsi qu'à la politique de Georges W. Bush ont creusé un fossé pour longtemps ; les années Clinton, pourtant si récentes, sont vraiment très loin.

La France, en cette fin d'année 2007, est entrée dans une période beaucoup plus active, avec une équipe renouvelée et extrêmement dynamique, une nouvelle politique est à l'œuvre, menée par un président au charisme très fort, elle nous promet de manière certaine de grands changements dans un avenir plus ou moins lointain, une nouvelle page des relations entre la France et les États-Unis va sans doute s'ouvrir sous peu et, en tout cas, au plus tard avec l'élection du successeur du président Bush fin 2008.

*Dr. Olivier Buirette, Historien

Galatasaray, entre football et francophonie

Lorsqu'on parle de la francophonie en Turquie, on pense instantanément à Galatasaray. Pourquoi cette identification ? Un lycée, une université et un club de football portent ce nom, point de ralliement des francophones turcs. Bülent Tulun, ancien de Galatasaray et arbitre de football, nous explique le pourquoi de cette identification.

Le lycée de Galatasaray est un établissement à part. Quelles en sont les raisons ?

À cause des notions de réseau, de solidarité et de soutien mutuel. Le lycée de Galatasaray a été fondé pour éduquer les hommes d'État et les hauts fonctionnaires. Les enfants des grandes familles ottomanes et une majorité de non-musulmans fréquentaient ce lycée. On y entrait à 7 ans pour en sortir à 18 et, donc, les élèves étaient souvent plus proches que des frères et sœurs.



Bülent Tulun

Après la fin du cursus, on retrouve la même entraide et les mêmes relations entre les diplômés. L'association de Galatasaray compte 22 représentations et, même dans leurs jours les plus chargés, les diplômés trouvent toujours le temps de se réunir une fois par an en juin pour la « Journée du riz » qui est l'anniversaire de la fondation du club. Il existe beaucoup de rendez-vous comme celui-ci et, grâce à cela, il est impossible de rompre les liens. Il y a d'ailleurs beaucoup d'ambassadeurs, de fonctionnaires et d'hommes d'affaires, notamment dans le tourisme, où ils créent leur propre agence de tourisme. Ensuite, on retrouve beaucoup d'anciens de Galatasaray dans les médias comme Çetin Altan, Fatih Altaylı ou encore Engin Ardiç. Beaucoup aussi sont présents dans les arts : Ferhan Şensoy, Rasim Öztekin, Tarık Pabuççuoğlu. La raison de cette mosaïque est la bonne éducation qu'ils ont reçue après une sélection très sévère faite après le primaire.

Est-ce que la qualité de cette éducation est toujours valable ?

Oui, évidemment. Regardez le succès aux examens d'entrée à l'université de l'an passé. À Galatasaray, nous disons toujours que « l'on y trouve plus une éducation qu'un enseignement ». L'école apprend la vie et il

n'existe pas d'ancien élève qui ne s'en soit pas bien sorti.

Comment l'Université de Galatasaray et son Club de sport s'intègrent-ils à l'ensemble ?

L'Université a une place tout à fait à part. En Turquie, les universités et les lycées sont liés au YÖK, la plupart de nos directeurs étant des universitaires dont la majorité viennent des sciences sociales et des anciens de Galatasaray. C'est une tradition. Le Club de sport a été créé par des étudiants de fin d'année en 1905 et le dernier article du règlement de ce club prévoit que si un jour le club de Galatasaray venait à fermer ses portes, tous ses biens reviendraient au lycée de Galatasaray, ce qui a un sens très profond. Pendant des années, ce sont les élèves qui y ont contribué puis, par la suite, le football est devenu l'industrie que l'on connaît. Nous essayons de défendre

la présence de nos membres, même si on nous critique en disant que c'est le lycée qui dirige le club, mais c'est faux car le Comité de direction actuel compte 15 personnes dont 3 seulement appartiennent au lycée.

On dit que le Club de football de Galatasaray a toujours des soucis d'argent. Comment est-ce possible dans un environnement aussi solidaire ?

Ce n'est pas vraiment de cela qu'il s'agit. Le club a des recettes et des dépenses, il a toujours des dettes et des avoirs à long terme. Or, vous ne pouvez pas dépenser les revenus du prochain match, il est impossible de savoir le score. Le plus grand problème chez Galatasaray est le manque de liquidités. Beaucoup de personnes riches ont des biens mais pas de liquide et Galatasaray est dans le même cas. Nous avons des biens, mais pas de liquidités.

Que pouvez-vous nous dire sur les élections

de mars 2008 ?

Dans les grands clubs comme Galatasaray, la direction est une chose honorifique et qui demande des sacrifices et c'est la raison pour laquelle je suis opposé au fait de critiquer ouvertement les dirigeants car un jour viendra où l'on ne pourra plus trouver aucun dirigeant. La direction actuelle ne travaille pas d'une façon assez systématique, son fonctionnement se fait à partir du personnel qu'elle possède et elle ne choisit pas ses dirigeants selon le but visé.

Pouvez-vous nous parler des arbitres turcs ? Est-il facile d'être arbitre en Turquie ? Quelle est la place de nos arbitres dans le football mondial ?

L'arbitrage turc va de mieux en mieux, encore mieux qu'à notre période. Avant, les professeurs et les sous-officiers avaient le monopole de l'arbitrage puis, peu à peu, les possibilités financières ont augmenté et on a créé des cours de formation et choisi des personnes qui avaient reçu une bonne éducation. De toute façon, l'arbitrage n'est qu'une activité à temps partiel ; il n'y a qu'en Angleterre que l'on considère l'arbitrage comme un métier. Être arbitre n'est pas une chose facile et la communication est primordiale dans ce métier. Se faire respecter et avoir un physique qui donne confiance en soi-même sont aussi des choses très importantes.

Nous remarquons qu'il y a aussi un problème d'éducation et de communication parmi les joueurs...

Le niveau de culture des footballeurs dans le monde entier est plus ou moins équilibré. Chez nous, les joueurs des clubs de haut niveau sont aussi issus des mêmes écoles et certaines écoles demandent l'intégration de ces élèves dans leur établissement pour avoir une bonne équipe. Cela ajoute un plus à la réputation de ces écoles et les élèves obtiennent leur année sans problème. Ce système existe aussi dans les universités américaines et, en Europe, la situation est bien meilleure qu'en Turquie.

On reproche souvent à Galatasaray de ne

pas donner assez d'importance à d'autres branches sportives. Que pouvez-vous dire à ce sujet ?

Galatasaray possède en tout 13 branches, qui ont toutes une bonne infrastructure. Les dépenses de notre joueuse étoile de basket-ball, qu'on envoie à Mersin pour un match, équivalent presque aux dépenses du déplacement de l'équipe de football. Il est très difficile de continuer sans sponsor alors que les autres sports fonctionnent grâce à l'apport financier du football. Il faudrait que les médias s'intéressent plus à chaque sport pour qu'on y parvienne. Certes, une petite place dans les journaux ne suffit pas mais, quoi qu'il arrive, Galatasaray ne fermera jamais aucun de ses clubs.

Propos recueillis par Bilge Demirkazan

Vers la guerre du football en Europe ?



*Kemal Belgin

Enfin, le processus attendu a commencé. Ce processus-là sera marqué par la recherche et les efforts pour gagner davantage de revenus, par l'acceptation par les grandes sociétés de football d'Europe de

voir diminuer leurs gains. Le problème est le suivant : Michel Platini, nouveau président de l'UEFA, fameux ancien footballeur français était en train de travailler sérieusement – même avant d'être nommé à ce poste – sur le sujet du projet de participation à la ligue des Champions, qui assure de gros revenus. En partant de là, une équipe des représentants des pays qui possèdent un football de haut niveau et des célèbres sociétés de football va être absente et un contingent allait être assuré à ceux qui n'avaient pas participé aux concours de ces équipes riches, bien qu'elles soient les championnes de leur pays.

Alors que le projet le plus important de Platini était sur le point d'être réalisé, le bloc connu en tant que G-18, au sein duquel siègent les grands clubs tels que l'Inter de Milan, Liverpool, le Bayern de Munich, le Real Madrid et Barcelone, a réagi en menaçant de se révolter car il allait manquer une équipe dans les contingents de pays de ces équipes. Ce bloc des clubs riches a annoncé qu'ils

avaient décidé entre eux d'organiser une autre rencontre et un tournoi de football de manière à contrer l'UEFA dans sa décision. Si jamais une équipe disparaissait du contingent des pays au sein regroupant les grandes sociétés dans la Ligue des Cham-



pions en suivant l'avis de Platini, les clubs déjà cités organiseront entre eux un championnat et ils ont même prévu de vendre les droits de publication non au sein d'un bassin mais en se basant sur le club... Effectivement, dans cet entre-temps, les arbitres faisant partie de l'UEFA vont néanmoins s'apprêter à arbitrer ces rencontres, percevant des salaires importants pour les matchs. Ceci dit, tout comme il va être difficile de trouver des arbitres de qualité dans les championnats au sein de l'UEFA, des baisses sérieuses vont intervenir, tant en ce qui concerne les revenus des matchs qu'au niveau des droits de télévision.

Comme il est à craindre, si jamais, le président de l'UEFA, Platini, insiste sur les éléments tels que la protection, la défense et la distribution de justice dans le football européen et les met par ailleurs en œuvre au Conseil d'exécution ou bien, au-delà, à l'Assemblée générale, le football européen serait dans ce cas-là divisé en deux. Autrement dit, si l'on se met d'accord sur un texte commun dans la redétermination des contingents dans la Ligue des Champions, l'ordre actuel va donc être maintenu... Mais, le danger reste présent ces jours-ci avec tous les risques...

* Kemal Belgin, journaliste et enseignant à l'Université de Marmara

www.novotel.com

à partir de
109€



Designed for natural living

(+90) 212 4143600

Confessions d'un confesseur...

Depuis sa création en 1998, tout le monde connaît Javoue.com et, bien sûr, tout le monde en a parlé. Je me suis ainsi attelée à la préparation d'une interview de son créateur que j'ai voulue actuelle et précise. Ce qui, selon moi, distingue d'abord Javoue.com des autres sites de confession, c'est sans doute sa longévité et sa popularité inébranlable, la même qui lui a permis d'être consacré « Site le plus personnel » par les internautes de Yahoo en juin 2005. Je suis donc partie à la rencontre de ce confesseur pas comme les autres.

Expliquez-moi un peu le concept de votre site ?

Le concept de Javoue.com, c'est de venir avouer tout ce que l'on a sur la conscience et de lire les aveux des autres qui sont classés selon différentes catégories. Il y a les « bêtises », les « amours », les « adultères », les « inclassables », etc. C'est en fait un confessionnal en ligne où l'on peut avouer tous ses péchés.

Vous devez être un peu curieux pour aimer connaître la vie des gens ?

Exactement, je suis très curieux, mais aussi très sociable. J'aime beaucoup le contact avec les gens, parler avec eux, les découvrir, voir comment ils vivent, savoir ce qu'ils pensent, tout cela sans vouloir trop m'immiscer dans leur vie intime, bien sûr. En fait, j'aime bien me servir de mes yeux, de mes oreilles pour observer ce qui se passe autour de moi car, on peut le dire, je suis assez ouvert.

J'ai remarqué que depuis la création du site, le nombre d'avoueurs n'a cessé d'augmenter. Comment gérez-vous la promotion de votre site ?

Il n'y a pas de promotion particulière pour Javoue.com ; il ne bénéficie, comme on peut le voir, d'aucune publicité. C'est vraiment le bouche-à-oreille qui a lancé le site et, par la suite, de nombreux médias ont parlé de Javoue.com et cela a popularisé le site. Le site plaît, donc il a circulé très rapidement sur Internet.

Pouvez-vous me dire, approximativement, dans quelle catégorie vous recevez le plus d'aveux ?

J'ai beaucoup d'aveux dans la catégorie « amour fou ».

Et que contient cette catégorie ?

Elle recueille les déclarations d'amour, qu'elles soient platoniques, impossibles, ou réelles. L'amour est un thème très important dans le site et dans la vie, je pense. Concernant le nombre d'aveux, la catégorie « amour fou » est suivie de très près par les catégories « bêtises » et « ras le bol ».

Plus vous recevez d'aveux, plus la sé-

lection doit être rude. Comment avez-vous réévalué vos critères de sélection depuis ?

Il y a d'abord un critère qui ne changera jamais c'est l'orthographe. Je suis très exigeant concernant le respect de la langue française et de l'orthographe. Ainsi, je ne supporte pas le langage SMS dans les aveux, je trouve cela irrespectueux pour ceux qui les lisent. Les confessions sont un sujet important, on ne fait pas de déclaration d'amour crédible en langage chat ou SMS. Je trouve que l'orthographe, c'est honorable, ça se respecte. Sinon, j'ai également de nouveaux critères d'appréciation des aveux comme l'âge – car je ne valide plus les aveux des gens en dessous de 15 ans ! Enfin, mais



cela existe depuis le début du site, je filtre les aveux à caractère raciste, pédophile, etc. Question d'éthique, je voudrais dire que je privilégie les avoueurs ayant une très belle plume, un très beau style d'écriture et d'humour. D'ailleurs, de tels aveux obtiennent la mention « meilleur aveu ».

Pouvez-vous m'avouer maintenant quel genre d'aveux vous fait rire ?

Je vais vous donner des exemples : il y a celui de Cabestine de Toulouse qui disait que puisqu'elle vivait seule, en rentrant chez elle le soir, elle lançait instinctivement à ses poissons rouges : « Salut les gars ! », ou alors celui de Sarah de Lille qui racontait que même depuis qu'elle habitait seule, elle prenait toujours le soin de fermer à clef la porte des toilettes ou de crier « C'est bon, je prends ! » lorsque le téléphone sonnait.

Voilà le genre d'aveux qui me fait vraiment rire !

En regardant votre press-book, j'ai remarqué que vous aviez été beaucoup sollicité par les médias. Ont-ils eu une certaine influence sur la fréquentation de votre site ?

Oui, on peut le dire. Je vais d'ailleurs vous raconter une anecdote : il y a peu de temps, j'ai reçu un incroyable nombre d'aveux provenant du Québec. J'ai alors fait ma petite enquête et j'ai vu que Radio Canada avait parlé de mon site et en avait vanté le concept. Je constate d'ailleurs une très grande popularité du site dans ce pays. Et, lorsque M6 a consacré un reportage à moi et à mon site dans son « 6 minutes », j'ai eu 37 000 visiteurs dans la soirée. Maintenant, quand Libération ou Le Monde parlent de moi (ce qui est déjà arrivé !), je reçois des aveux d'intellectuels ayant une belle plume, et c'est cela qui donne de la qualité à mon site.

Pouvez-vous m'avouer quel est le dernier média à vous avoir contacté ?

C'est encore une fois M6 qui m'a appelé, il y a quelque temps, pour un projet d'émission mais je ne connais pas encore la suite des événements à ce propos.

Question plus réflexive maintenant...

Qu'est-ce qui, selon vous, fait la force et la singularité de votre site ?

Je dirais que mon site, c'est l'école de la vie. Tout ce qui se passe dans la vie, se passe également sur Javoue.com. On observe facilement à travers le site les mœurs de notre société, les mentalités, les préoccupations de la population moderne. En lisant les aveux, on s'y reconnaît, on se sent moins seul dans sa bêtise par exemple. Il y a enfin un endroit où l'on peut dire tout ce que l'on n'a jamais osé dire et ce, anonymement. Car je trouve qu'il y a un manque de communication entre les gens de nos jours, on ne peut plus dire à une fille dans la rue qu'on la trouve jolie sans passer pour quelqu'un de louche. Cela me fait penser à un aveu d'un certain Adrien qui racontait qu'il avait rencontré une jolie



filles dans la rue et qu'il lui avait lancé : « Va ce soir sur Javoue.com ! »

Comment voyez-vous le futur de Javoue.com ?

Je le vois comme son passé et comme son présent, c'est-à-dire, en perpétuelle évolution. Chaque aveu crée le futur de Javoue.com. Je vais essayer d'augmenter la qualité du site et des aveux. De nouvelles fonctionnalités vont arriver, peut-être des surprises...

En 2005, vous avez publié un livre « Javoue tout – Confession contemporaine » (paru aux Éditions CV Mag) qui compile une partie des aveux de votre site. Quel était le but de cette sortie ?

Mis à part pour fêter les 5 ans du site, je voulais rendre concrète l'image de Javoue.com. Ce livre a un aspect pratique car il peut être lu et emporté, ce qui fait que l'on peut continuer à lire les aveux de Javoue.com sur la plage par exemple, ou dans tout endroit où l'on n'a pas accès à Internet. On peut les lire entre amis, autour d'un feu, etc. Le livre que j'ai sorti invite à la convivialité. J'ai même un avoueur qui est professeur de français et qui avait fait commander des exemplaires de Javoue tout – Confession contemporaine à ses élèves et il avait organisé des séances de lecture à voix haute des confessions pendant les heures de cours.

Avez-vous le projet d'un Tome 2 de Javoue tout – Confession contemporaine ?

Bien sûr, le deuxième tome est en cours. J'en profite pour faire une annonce à mes chers avoueurs : si vous voulez être dans le tome 2, soyez créatifs dans le style, montrez que les avoueurs de Javoue.com savent manier la langue et rendre les aveux agréables à lire par la maîtrise du style. J'aimerais que le second livre soit encore plus croustillant que le premier, cela aussi me tient à cœur.

Propos recueillis Marine Deneufbourg

Gülin Kirpikçioğlu : des podiums à l'écran

Après des études universitaires de gestion, Gülin Kirpikçioğlu a fait une maîtrise de philosophie et de psychologie. Suite à des cours qu'elle a suivis en 1995, elle a commencé à travailler comme mannequin, « pour son plaisir ». En 1996, elle a obtenu le premier prix au concours de beauté Euro-turc organisé par la chaîne de télévision Kanal D puis, en 1997, elle est rentrée en Turquie pour les vacances. « Lorsque je suis revenue en Turquie, j'ai commencé à travailler comme mannequin à l'agence de Neşe Erberk » explique Gülin Kirpikçioğlu, qui a exercé cette activité durant près de 4 ans. Par la suite, elle a commencé à s'intéresser au cinéma et au travail d'actrice et, en 2006, elle a fait ses débuts dans le cinéma en tant qu'actrice mais également comme réalisatrice : cette année-là, elle

a tourné un long métrage, intitulé « Cemre ». Pour ce film, dont la production a été assumée par le partenariat Anatolia-Atlantik, elle a été actrice, réalisatrice, et elle en a adapté le scénario. « Même s'il est difficile de jouer et de diriger en même temps, j'y ai pris un grand plaisir » note Gülin Kirpikçioğlu.

À notre question : « Ne faut-il pas faire d'études pour devenir metteur en scène ? Peut-on apprendre sur le terrain ? », elle nous répond : « Je pense que, des études, certes il en faut, mais que, dans une première étape, le travail de réalisation est une question de talent. C'est en rapport avec le regard qu'on porte sur la vie, avec la capacité d'imagination. La formation est nécessaire pour les questions techniques comme les phases d'utilisation de la caméra ou l'angle des éclairages ».

Quand on lui demande : « Être à la fois actrice, metteur en scène et scénariste : n'est-ce pas difficile d'assumer tous ces rôles à la fois ? », elle déclare : « Non, car cela se complète, vu qu'il s'agit d'un même domaine. Par exemple, pour être réalisatrice, il est très utile de bien connaître le travail d'acteur. Le fait d'avoir étudié la psychologie m'a beaucoup aidée pour incarner les personnages. Je pense que c'est un tout ». Puis elle ajoute : « Si vous voulez savoir ce que j'aime le mieux, j'ai du plaisir à tout faire, mais je crois avoir une petite préférence pour la réalisation ».

Lorsque, finalement, nous abordons les questions d'actualité en lui demandant son avis sur l'adhésion de la Turquie à l'UE, elle nous donne son sentiment : « Je pense que les Européens n'y sont pas très favorables. La

France par exemple, y est claire et opposée et nous n'adhérerons sûrement pas à l'UE dans un avenir proche. Je crois que nous avons aussi des manques à combler car la Turquie n'est pas seulement Istanbul, Izmir ou Ankara et il y a des endroits très peu développés. Il y a quatre mois, à Ağrı, un gala était donné pour la sortie du film que nous avons tourné. Ce genre de gala se fait toujours dans une salle de cinéma ; or à Ağrı, il n'y a aucune salle de cinéma. »



Propos recueillis par Hüseyin Latif

Communication visuelle : la complémentarité de l'image et du texte

Aujourd'hui, on communique essentiellement par les images. Beaucoup de problématiques existent autour des notions de texte et d'image. L'image doit-elle accompagner le texte ou bien l'inverse ? Rencontre avec François Fabrizi, graphiste et enseignant.

Où se situe la frontière entre ce que vous faites et l'infographie ?

La différence avec les infographistes, c'est qu'eux sont dans l'exécution de choses déjà conçues alors que nous, nous créons, nous cherchons à synthétiser dans une affiche ou dans un logotype les idées et les pensées du client. Je parle de clients, mais je devrais plutôt parler d'institutions car c'est beaucoup pour celles-ci que nous travaillons. Par exemple, lorsque j'ai créé les murs de la station de métro Tuileries à Paris, c'est pour la RATP que j'ai travaillé et elle ne m'a pas demandé de faire de la publicité pour elle en faisant cette station de métro. Elle nous a demandé de faire une œuvre qui soit confortable pour les gens et qui, en même temps, apporte des informations. Vous le voyez, ici la RATP ne vend pas un produit. Pour la publicité, il y a des graphistes vraiment spécialisés qui sont souvent intégrés dans des agences de publicité parce que, derrière cela, il y a un gros travail de stratégie, de planification. Pour faire la distinction entre ces gens-là et les graphistes comme moi, on pourrait dire que nous ne faisons pas de publicité mais de la communication institutionnelle. J'ai créé la station Tuileries en 2000 pour marquer les 100 ans du métro et le nouveau millénaire et j'ai proposé de découper par décennies le siècle qui venait de s'écouler, mettant dans chacune de ces décennies toutes les inventions qui avaient été faites et toutes les choses qui étaient caractéristiques de l'époque.

D'autres stations de métro sont assez originales, je pense aux stations Luxembourg et Montparnasse par exemple...

Oui il y en a une dizaine en tout. Parmi elles, on trouve Europe ou encore Pleyel qui a développé l'aspect musical.

Et c'est vous qui avez fait celles-ci aussi ?

Non car nous n'avons pu gagner que la station Tuileries. Il s'agissait en fait d'une compétition entre différents artistes. Nous avons postulé pour les stations Solidarité et Tuileries et nous avons remporté celle de Tuileries, les neuf autres stations étant attribuées à neuf autres équipes. Nous avons récemment participé à un autre concours qui nous a attribué la station Robespierre à Montreuil, mais elle n'est pas encore installée pour le moment.

Qu'allez-vous y faire ?

Nous allons faire quelque chose sur le thème de la Révolution française afin d'instruire les gens sur cette période importante de l'histoire qui a fait connaître l'homme qui donne son nom à cette station.

Parlez-nous de la notion de communication visuelle ainsi que de l'école dans laquelle vous enseignez, qui a un nom particulier ?

Cette école s'appelle l'École Camondo en référence à cet habitant d'Istanbul qui était le banquier du sultan. Un musée a d'ailleurs ouvert après la disparition de la famille. L'école a été créée pour former les gens aux techniques de dessin, de peinture, de l'architecture intérieure et du design. Cette école a d'abord été installée dans le musée, puis elle a trouvé des locaux en face de la fondation Cartier. L'architecture de cette école est assez

intéressante car elle a été construite par un adjoint de Renzo Piano qui a fait le Centre Beaubourg à Paris. J'y enseigne le graphisme, c'est-à-dire la communication visuelle à des gens qui veulent être designers ou architectes d'intérieur. Enseigner la communication visuelle, c'est apprendre à croiser l'image et le texte. Ces professionnels du design ont besoin, au sortir de l'école, de manier la communication et d'être sûrs d'eux-mêmes.

Vous avez voyagé à Ankara et à Istanbul.

Que pensez-vous de la communication visuelle dans ces deux villes ?

À Istanbul, je dois avouer que j'ai plutôt vu les gens, les musées, l'architecture que la communication. À Ankara, j'ai fait une intervention à l'Université Baskent, dans laquelle j'ai projeté des images à des étudiants en communication visuelle. La première

matinée, je projetais un aperçu de mon travail et je les ai trouvés très intéressés par le travail signalétique que je montrais, notamment du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse. J'ai trouvé par contre une défaillance dans la signalétique de la ville d'Ankara : on y trouve des affiches, de magnifiques enseignes de magasins, mais si on veut trouver une rue en particulier, là c'est plus compliqué. J'ai proposé aux étudiants de l'université de travailler là-dessus et ils ont fait des dessins, pris des notes sur le terrain et, à leur retour, nous avons cherché ensemble ce qu'on pourrait faire de tous ces « ingrédients ». Chacun a fait une proposition de signalétique différente.



François Fabrizi



À propos du métier en soi, j'aurais aimé savoir comment il se développait...

Ce n'est pas un métier très connu en France où il n'est pas très valorisé. Il existait auparavant un syndicat des graphistes, qui n'existe plus aujourd'hui mais deux initiatives sont intéressantes tout de même : d'abord celle d'Échirolles, près de Grenoble, où l'on trouve le Mois du graphisme, que j'ai moi-même créé en 1992. Tous les ans, des expositions ont lieu sur le graphisme pendant tout un mois qui lui est consacré. Et puis, à Chaumont, petite ville entre Langres et Troyes, la mairie organise chaque année un Festival de l'affiche, depuis une quinzaine d'années.

N'y a-t-il rien sur Paris ?

Si, il y a la galerie Anatome et le ministère de la Culture possède aussi un département spécialisé, la DAP (Délégation aux Arts Plastiques), qui a pour mission de valoriser le graphisme en France. Il y a aujourd'hui plus d'initiatives qu'avant, où dans les années 1970, on ne connaissait encore que trop peu cet art.

Justement, quelle est la place de la France dans le développement du graphisme ?

Quels pays sont en tête de course dans ce domaine ?

La France a la chance d'avoir de nombreux grands affichistes chez elle : je veux parler de Toulouse-Lautrec, Cassandre, Savignac, etc. C'est un pays essentiellement d'affichistes. Les Anglo-Saxons sont en revanche plus organisés, ils hiérarchisent les informations et les rendent le plus lisibles possible.

Dans la communication d'aujourd'hui, puisqu'on doit faire de plus en plus court, simple et percutant, cela ne limite-t-il pas la création ?

Non justement, c'est intéressant et je dirais même que c'est là où est tout le travail. Faire le plus simple possible et le plus court possible n'est pas si évident. Une affiche doit communiquer de façon minimale de nos jours, mais ça n'a pas toujours été le cas. Je repense à l'époque du baroque où le travail recherché était de mettre le plus de signes possibles.

Propos recueillis par Mireille Sadège et Marine Deneufbourg

De l'indispensable conscience de l'observation



*Burak Buyan

Avec le début de la prise de conscience chez l'enfant, commence aussi l'observation par celui-ci des événements qui se déroulent autour de lui. S'asseoir, se lever, manger, parler et la façon de s'adresser à quelqu'un sont tous des actes imités, qui font suite à des observations. Lorsqu'on tient compte de cela, l'individu ne doit pas non plus oublier qu'il est lui-même constamment observé par les personnes qui l'entourent. Sans doute, ce sont les observations inaperçues de l'enfant grandissant qui sont les plus importantes. Ne pouvant distinguer ce qui est juste de ce qui ne l'est pas, le petit enfant va penser que les comportements de ceux qui vivent autour de lui (père, mère, frères et sœurs) sont normaux et va les adopter. Par exemple, l'enfant dont les parents communiquent par des mots pleins d'amour s'adressera à ses amis d'une manière qui sera différente de l'enfant dont les parents s'interpellent avec nervosité ou agacement.

Hélas, cette capacité d'observation va s'amenuisant au fur et à mesure de l'évolution de l'enfant ; le caractère de l'individu se forme et il ne lui est plus nécessaire d'observer autant pour se développer. Il se contentera désormais de ce qu'il sélectionnera parmi ce qui lui sera offert par son environnement.

Rappelons-nous les dessins sur le séisme, qui ont été dessinés durant la « semaine du Croissant rouge » : les enfants qui n'ont jamais vécu de séisme de leur vie essaient de dessiner des ruines imaginaires, des infirmières avec leurs blouses blanches, des médecins qui se déplacent avec leur stéthoscope autour du cou, des amas de charpentes et des groupes de tentes du Croissant rouge (après le 17 août 1999, les dessins allaient changer). Or, à l'extérieur, une grande richesse de thèmes attend les enfants, et ils peuvent les percevoir directement.

Si la conscience de l'observation n'est pas formée dans cette période, par la suite, les individus qui se laissent emporter par le courant rapide de la vie peuvent rester indifférents à ce qui se passe autour d'eux et ne plus se poser de questions ni sur leur vie, ni sur eux-

mêmes, ni sur ce qui se passe autour d'eux et sont amenés à accepter les choses telles qu'elles sont, ceci entraînant une absence de revendication et la résignation à se satisfaire du peu que l'on possède.

Dans la vie quotidienne, nous rencontrons quantité de gens, de vies, d'événements et d'objets. Pour que ces données, que l'on voit mais que l'on ne perçoit pas toujours, puissent être mieux évaluées, nous avons absolument besoin d'une bonne observation car ces petits détails sont en fait, dans la totalité de la vie, des facteurs qui font la différence, qui en déterminent le style, qui lui donnent un goût plaisant ou amer. Un metteur en scène ou un acteur ne peut exercer son art sans une bonne observation du site et c'est pourquoi ils doivent passer des jours, parfois des semaines ou des mois, pour pouvoir observer les lieux du tournage. Pour que l'acteur puisse s'imprégner pleinement de son rôle, il doit vivre dans le lieu du tournage durant un certain délai. Par conséquent, c'est grâce à cette observation qu'il déterminera d'une manière réaliste les intonations que doit utiliser le per-

sonnage, son attitude corporelle, son regard, ses gestes, ...

Prenons un autre exemple : pour un sculpteur, tout objet de la nature est un sujet d'observation et il ne peut rien créer sans en tenir compte. C'est en observant durant toute sa vie les hommes, les autres êtres vivants, la nature, qu'il pourra accumuler les éléments, les interpréter et passer ensuite à la phase de création artistique. Il est évident que nous pouvons chacun distinguer une girafe des autres animaux que nous connaissons. Mais si nous ne l'avons pas observée d'un œil particulier, le profil de sa jambe ne restera pas suffisamment dans notre mémoire.

Nous pourrions citer bien d'autres exemples. Il est important pour chaque individu de prendre conscience de la totalité du monde qui l'entoure pour pouvoir occuper sa place dans la société. La connaissance relative à la vie elle-même ne peut être obtenue qu'en observant ce qui est vécu et les individus qui observent la vie formeront des générations observatrices et sensibles.

** Burak BUYAN Enseignant à l'Université de Beykent*

Hacı Bekir : une légende de la confiserie ottomane

Fondée en 1777, la confiserie Ali Muhiddin Hacı Bekir S.A. d'Istanbul le plus ancien établissement de Turquie. Hormis les loukoums et les berlingots, les dragées aux amandes et les pâtes d'amande (préparées en pilant les amandes puis en les pétrissant avec du sucre glace) sont parmi les spécialités les plus célèbres de Hacı Bekir. Nous avons rencontré Doğan Şahin et sa fille Emine Hande Celâlyan, les descendants d'Hacı Bekir, qui dirigent l'entreprise familiale et mettent un point d'honneur à perpétuer les saveurs et les traditions liées au souvenir d'Hacı Bekir.



L'esprit de votre maison a-t-il changé depuis la fondation de la confiserie par Bekir Efendi au XVIII^e siècle ?

On ne peut pas dire cela, notre philosophie n'a pas vraiment changé. Nous continuons à suivre la voie que notre arrière-grand-père a tracée. Bien entendu, en deux cents ans, certains changements ont été liés à l'évolution des technologies. Toutefois, si nous nous sommes adaptés aux impératifs de notre époque en utilisant de plus en plus les techniques modernes, nous faisons le maximum pour respecter la tradition sans nous écarter de la ligne principale. Nous continuons à élaborer nos confiseries traditionnelles, mais à l'aide des techniques d'aujourd'hui.

Qu'est-ce qui a changé aujourd'hui dans le métier de confiseur ? Votre patrimoine a 230 ans, est-ce que vous voyez une différence par rapport au passé ?

Certaines saveurs traditionnelles ont pratiquement disparu. Par exemple « demir hindi » (le dindon de fer), qui est un classique d'Istanbul, ne se trouve plus que chez nous, chez Hacı Bekir. Nous considérons que nous sommes investis d'une mission de préservation de ce patrimoine gourmand propre à Istanbul et nous voulons que les Stambouliotes puissent continuer à dire « ça, on peut le trouver chez Hacı Bekir. » Des journalistes du New

York Times m'ont appelé, à la fin d'une interview, « gardien d'un musée vivant ». Des établissements comme le nôtre font partie du patrimoine national et c'est pour cette raison que nous devons être vigilants et contrôler chaque étape de la fabrication. La confiserie est un art de faire manger du sucre, or le corps humain a besoin de sucre : selon les statistiques, on mange en Turquie 350 grammes de sucre par personne et par jour.

Je ne peux pas vous faire manger 350 grammes de sucre pur, je vous les propose sous formes de berlingots, de chocolat, de loukoums. Autrement dit, nous présentons le sucre sous forme de confiseries après l'avoir transformé.

Lorsqu'on observe aujourd'hui les notions de marketing moderne, on constate que nous les appliquons depuis bien longtemps. En ce qui concerne la satisfaction de la clientèle et la traçabilité, nous avons toujours déterminé la qualité et le goût des confiseries en dialoguant avec les clients, en faisant donc une sorte d'enquête. Le fait d'avoir le titre de « confiseur chef à la cour ottomane » dans le temps équivalait aux notions actuelles de normalisation comme ISO et HACCP. Lors du règne de chaque sultan, ce titre était renouvelé, constituant un certificat de qualité. Hacı Bekir se trouvait donc à la fois contrôlé et encouragé officiellement. De plus, c'est sous la protection du

sultan que nous nous sommes ouverts vers l'Europe.

Comment avez-vous pu durer des siècles alors que les cafés qui viennent d'ouvrir se ferment en quelques jours ?

Notre philosophie nous a amenés à agir non pas avec l'idée de « comment peut-on gagner plus d'argent ? », mais avec l'idée de « comment peut-on durer ? » Être ancien dans le secteur comporte des aspects positifs mais aussi des aspects négatifs. Ce qui est négatif, comme je vous l'ai dit, est de se considérer comme héritier et, pour cette raison, de ne pas faire beaucoup évoluer la structure de l'entreprise. En revanche, le point positif, c'est d'avoir une renommée, un nom. Nous avons commencé tout en haut alors que certains ont dû démarrer de zéro. Quand on travaille tous ensemble, on découvre le secret du succès.

Nous sommes parfois critiqués par les autres confiseurs : on nous demande pourquoi nous n'ouvrons pas de succursales dans chaque ville ou bien dans les nouveaux centres commerciaux. Notre choix a été de laisser Hacı Bekir tel qu'il était et au sein de la famille, une entreprise familiale. Si nous étions une grande famille dont les membres étaient répandus aux quatre coins de la Turquie, cela aurait pu être possible. Mais mon père et ses deux sœurs ont dirigé cette entreprise et, à notre tour, nous continuons la tradition.

Propos recueillis par Nagehan Tam

Hacı Bekir

Le confiseur Bekir Efendi partit en 1777 de son district Arac, lié à Kastamonu, pour s'installer à Istanbul. Il ouvrit à Bahçekapi sa propre confiserie où il produisit et vendit loukoums et berlingots. Ce premier magasin de Bekir Efendi, connu sous le nom de Hacı Bekir à la suite de son pèlerinage, est le seul magasin qui continue à servir ses clients depuis presque deux siècles sans interruption et toujours au même endroit. Cette caractéristique rare en Turquie mérite bien des éloges. Rappelons que la production de confiserie commença en Turquie au XVI^e siècle, en utilisant le miel et le moût de raisin en tant qu'édulcorants et la farine pour donner de la consistance. Avec l'arrivée en Turquie du sucre raffiné produit vers la fin du XVIII^e siècle en Europe, le confiseur Hacı Bekir commença sa production de berlingots en travaillant ce sucre et en le cuisant avec des colorants et des arômes de rose, de cannelle, etc. En 1811, il remplaça la farine par l'amidon et, en le mélangeant avec du sucre, il inventa le loukoum. On doit le nom de « Turkish Delight », donné aux loukoums, à un touriste anglais qui, au XIX^e siècle, acheta et ramena chez lui des loukoums de Hacı Bekir.



Les journées des Arts à Istanbul



*Sühendan İlal

La biennale d'Istanbul, l'exposition de Santral Istanbul et Artistanbul sont d'importantes expositions constituant des événements majeurs dans le domaine des arts.

Santral Istanbul a été ouverte aux visiteurs en même temps que la Biennale d'Istanbul, les lieux et l'exposition nommée « Moderne et bien plus » où l'on retrouve près de 500 œuvres des 60 dernières années, avec le soutien de MSGDU, du Musée de dessin et de sculpture, des autres musées, des artistes, des collections rares et des institutions artistiques.

La Centrale électrique de Silahtaraga, qui a produit de l'électricité jusqu'en 1983, a désormais pour destination de se transformer en plate-forme d'art, d'enseignement et de responsabilité sociale. L'Université de Bilgi s'est appropriée cette mission et a beaucoup investi dans ce projet.

Santral Istanbul est formé de deux parties : la partie musée de la centrale électrique et un lieu d'exposition de quatre étages. L'exposition nommée « Moderne et bien plus » présente, dans un espace-temps qui va de 1950 à nos jours, les progrès de la Turquie dans l'art moderne, les tendances qui se

sont succédé au fil des années, les lignes principales, la transformation du langage de l'art plastique, les tournants de l'art et la contribution du style personnel des artistes à l'évolution de l'art moderne turc.

L'exposition offre l'avantage de confronter des tableaux concrets créés sur le territoire turc à notre époque par des artistes comme Nejad Melih Devrim, Fahrelnissa Zeid, Hakkı Anlı, Selim Turan ou encore Adnan Varınca avec des œuvres d'artistes de l'École de Paris comme Albert Bitran. L'exposition présente aussi des aspects différents de l'art turc avec des œuvres des artistes Abidin Dino, Cihat Burak et Yüksel Aslan.

On y trouve aussi des œuvres artistiques de la période très importante qui fut celle des transformations des années 1970 à 1990 où les voies de l'art et la manière de présenter l'art se sont diversifiées. Les œuvres d'artistes comme Adnan Çoker, Balkan Naci Islımyeli, Özdemir Altan, Erol Akyavas, Ali Teoman Germaner ou Sarkis réactualisent les œuvres d'art des années 1950. On aperçoit la vision, les pensées et les méthodes des artistes contemporains qui ont pour but de faire leur entrée dans l'art mondial. Je ne saurais trop vous recommander de visiter cette exposition importante.

L'exposition Artistanbul 2007 a été présentée du 10 au 18 novembre à l'Entre-



pot n° 5 qui se trouve à Karaköy Salıpaazarı. On pouvait y contempler, sous le thème « Comme tu le sens », les œuvres d'artistes locaux et internationaux. L'exposition, qui s'est tenue sur 8000 m², présentait des tableaux, des sculptures, des installations, de l'art numérique, des vidéos, du graphisme et des gravures. Organisée par l'Association des galeristes d'art, la sixième exposition Artistanbul s'est investie d'une importante mission en nous présentant de grandes œuvres aux journées d'art.

*Dr. Sühendan İlal
Maître de Conférence à l'Université de Beykent

Prix Balkanika

Le dixième prix littéraire Balkanika, organisé par les écrivains des pays des Balkans, a été décerné à l'écrivain turc Tahsin Yücel pour son roman Gökdelen (Gratte-ciel) publié l'année dernière aux Éditions Can.

L'écrivain Tahsin Yücel a reçu son prix lors d'une cérémonie organisée à Sofia en Bulgarie. Son livre, qui fait le portrait de la ville d'Istanbul dans le futur, fait en réalité une description des conflits d'intérêts et de la corruption de notre époque. Il sera traduit dans les six pays balkaniques participant à ce concours.



21. Yüzyılda Güvenlik ve İstihbarat

(Au XXI^e siècle la sécurité et renseignements généraux) Le livre du Dr Sait Yılmaz aux Éditions Milenyum.



Haluk Bilginer adapte et joue en scène la vie de couple

Haluk Bilginer est le comédien le plus charismatique de Turquie. Les Turcs le connaissent aussi par ses spots publicitaires et ses films de cinéma. Il partage l'affiche de la pièce « Petits Crimes conjugaux » d'Éric-Emmanuel Schmitt avec Vahide Gördüm. La pièce est un succès incontestable, on annonce complet pour plusieurs mois. Après avoir assisté à trois représentations de la pièce, j'ai pu l'interviewer à la sortie d'une représentation. Je lui ai posé des questions sur quelques répliques de la pièce dont j'avais pris note. Que signifiaient ces passages pour Haluk Bilginer ? Voici ses réponses.



La pièce fait référence à « l'usure de l'envie » dans la vie de couple, qu'en pensez-vous ?

C'est quelque chose qui arrive inévitablement dans une relation de couple et Éric-Emmanuel Schmitt a su écrire une bonne pièce car il a très bien analysé les hommes et les femmes. L'envie s'use, mais c'est à vous de transformer cette envie lorsque que cela arrive. Parce que si on agit avec ses instincts, (tout comme il le dit dans la pièce: « Je suis un homme, je veux laisser ma génération partout. Et moi je suis une femme, je veux rester au foyer et faire des enfants. ») si nous agissons comme tel, aucune relation ne marchera. Mais nous pouvons réussir à dépasser nos instincts en utilisant notre conscience parce que nous sommes des êtres humains. L'envie s'use et après 15, 20, 30 ans, vous vous demanderez si vous allez rester avec le même homme ou la même femme. Ce n'est que si vous arrivez à transformer l'amour en une autre forme de relation comme l'amitié qu'il y aura alors un espoir, tout comme à la fin de cette pièce. Il y a donc un espoir comme le prévoit l'écrivain.

« Un livre aux pages manquantes »

Les relations sont parfois comme un livre avec des pages manquantes. Là où les pages

manquent, si vous avez une perte de mémoire, si vous avez perdu la mémoire de la relation, votre relation sera incomplète.

J'ai beaucoup aimé cette phrase : « Tu vis avec moi, tu es loin de moi »

C'est quelque chose qui arrive dans les mariages. Vous pouvez vivre dans la même maison, mais comme des étrangers.

Que faut-il faire alors ?

Soit en finir s'il n'y a pas d'amour, soit transformer la relation, s'il y en a encore une. Il ne faut pas s'attendre à être encore amoureux, ce serait un peu naïf.

La jalousie et la violence en amour... En Turquie, dans le couple, qui est le plus jaloux, l'homme ou la femme ?

Les hommes sont plus jaloux que les femmes et les femmes n'ont pas le droit d'être jalouses des hommes. Je parle d'une façon très générale évidemment. Dans un pays où il existe encore des crimes rituels, la femme n'a pas le droit d'être jalouse de son homme. Soit elle l'intériorise, soit elle parle aux murs. Elle ne peut pas dire à son mari : « Pourquoi regardes-tu cette femme ? » Mais l'homme peut tuer sa femme, il croit qu'il a le droit de le faire. Il y a d'ailleurs des lois dans notre Code pénal qui reconnaissent des circonstances atténuantes pour certains crimes, les crimes rituels en sont un exemple. C'est un scandale, c'est une chose horrible.

En réalité, les deux sont jaloux, mais comme nous sommes dans une société où l'homme règne – et de toute façon dans le monde aussi – nous sommes dirigés par des bêtes que l'on appelle les hommes. Car nous les hommes, nous sommes bêtes, nous n'avons jamais réussi à être aussi intelligents que les femmes. Mais parce que les lieux où elles

peuvent utiliser cette intelligence ont été accaparés par les hommes et parce qu'elles ne trouvent pas d'autres endroits pour utiliser cette intelligence, elles l'utilisent à la maison et c'est pourquoi l'homme qui divorce de sa femme ou qui est veuf est un pauvre misérable. Il ne sait même pas casser un œuf, il n'est au courant de rien dans la maison car il ne s'en est jamais occupé. Il ne sait même pas où sont ses sous-vêtements. La femme peut montrer sa capacité d'organisation seulement à la maison car c'est le seul endroit où elle a le droit de décider de quelque chose. Mais je parle globalement, nous avons aussi des femmes députées, mais combien ?

J'allais justement venir à cela. Nous avons eu un Premier ministre femme.

Je parle des vraies femmes, des femmes qui sont femmes, je ne parle pas des femmes masculinisées. Car les vraies femmes ne peuvent pas tuer, l'homme si. Les vraies femmes ne peuvent pas déclarer la guerre car la femme n'est pas une créature qui tue, alors que l'homme, si. Car l'homme ne peut pas procréer et de ce fait, il ne sait pas la valeur de ce qu'il tue. L'homme tue par héroïsme. Il part à la guerre croyant faire une bonne chose et revient abattu ou mort.

La femme ne tue donc que dans les romans policiers ?

D'après Éric-Emmanuel Schmitt, oui, mais je ne pense pas comme lui. Il y a aussi des femmes écrivains...

Compte tenu de ce que vous venez de dire, que pensez-vous de l'adhésion de la Turquie à l'UE ?

Les femmes en Turquie vont aussi acquérir certaines libertés lors de la phase d'entrée

dans l'UE. Ceux qui nous dirigent ne vont pas octroyer ces droits parce qu'ils nous aiment bien, mais avant tout pour remplir les critères. La question que je me pose est : « Pourquoi n'avons-nous pas fait quelque chose pour acquérir la liberté, la démocratie et les droits ? Fallait-il absolument rentrer dans l'UE pour cela ? » Nous n'avons accepté de faire des réformes que parce que l'UE l'exige. Ainsi, le processus d'adhésion va nous servir au moins à cela, car de toute façon personne ne nous prendra dans l'UE, cela ne les arrange pas. La France et l'Allemagne ne le veulent pas. L'Angleterre fait semblant de le vouloir, mais elle ne le veut pas non plus. Ça va se faire en fonction des intérêts des uns et des autres à une période donnée et selon la situation. Il faudrait y penser et dire : « Que nous entrons dans l'UE dans un an ou que nous n'y entrons pas dans 15 ans, nous voulons les mêmes droits que les pays européens. » Ma référence n'est ni la France, ni l'Angleterre. Je réclame ces droits non pas parce que c'est ainsi en Angleterre, mais parce que je veux que ce soit comme ça en Turquie.

Dites-nous de belles choses...

Il y a de l'espoir, « malgré tout », mais il faut se poser des questions car la vérité nous est toujours dissimulée. Nous ne pouvons trouver la vérité qu'en posant des questions et le théâtre est le meilleur moyen pour montrer cette vérité car le but du théâtre est de poser des questions. Le théâtre n'est pas le reflet de la vie, c'est une valeur plus précieuse que la vie. C'est le moyen de voir sur scène ce que nous ne voyons pas dans la vie.

Propos recueillis par
Hüseyin Latif et Nagehan Tam

Abidin Dino – Un monde (Suite de la page 1)



Du 24 novembre au 27 décembre au musée de Sabanci

Quatorze ans après sa disparition, le musée Sabanci rend hommage à l'artiste peintre et sculpteur, Abidin Dino, en exposant ses différents œuvres réalisées tout au long de sa vie, essentiellement en France et en Turquie. Avec la complicité de sa femme, Güzin Dino, le musée expose un très grand nombre de tableaux, sculptures, dessins et textes de l'artiste, reflétant les différentes périodes de sa vie.

Tél : 0 212 277 22 00



Visitez les quartiers du vieux Istanbul à bord des autobus d'Hôtel Armada

« Le paradis virtuel » d'Emre Tandırılı



Grand succès de l'exposition d'Emre Tandırılı intitulée « Le paradis virtuel » courant novembre à la galerie X-Ist à Nişantaşı.

Le lycée Notre-Dame-de-Sion, un partenaire de choix du festival Jean-Sébastien Bach d'Istanbul



aux parents d'élèves et aux amis de Sion. Parallèlement à cela, Istanbul sera la capitale de la culture en 2010



Yann de Lansalut

et la Turquie sera à l'honneur en France durant l'année 2009. Ces éléments ont concouru à ouvrir la salle de concert du lycée à des programmes culturels différents, que ce soit à la musique du monde, la musique jazz, classique ou encore baroque. Et c'est véritablement lors de ce genre d'événements qu'il est possible de voir combien les Turcs d'Istanbul aiment se cultiver. Les « aficionados » découvriront des manifestations évidemment musicales mais pas seulement : le théâtre et le domaine scientifique auront eux aussi leur place. Notre-Dame-de-Sion a, d'ailleurs, accueilli l'année dernière le colloque Eurodocmed sur les producteurs de documentaires à travers les pays européens et du pourtour méditerranéen. C'est donc de toutes ces différentes manières que la Turquie s'ouvre à la France. À quand la réciproque ?

Propos recueillis Marine Deneufbourg

« Gökçeada » une ville entre l'abandon et la vie



Gökçeada, qui a une histoire de plus de 5 000 ans, est située à l'extrême Ouest de la Turquie relié aux Dardanelles. Gökçeada, qui est la plus grande île de Turquie, avait pour nom « Imbroz », c'est-à-dire « la ventée » sous l'occupation grecque car l'île a un climat où règnent les vents du Sud (Lodos) et du Nord (Poyraz). Avec une position géographique influente à laquelle s'ajoutent son mystère et sa culture, Gökçeada jouera un grand rôle dans le tourisme domestique et international aux alentours de 2010.

Lorsque vous partez en ferry du port de Kabatepe, sur les Dardanelles, pour arriver à Gökçeada, vous ne voyez rien d'autre qu'un espace infini d'un bleu profond. Le bleu ensorcelant de la ligne d'horizon, qui sépare le ciel de la mer recouvre tout votre petit monde. Après avoir navigué une demi-heure entre les faisceaux lumineux scintillants formés de toutes les nuances de bleu, vous passez l'heure restante à observer la végétation qui dessine d'étranges silhouettes sur les îlots et les côtes. Lorsque le ferry s'approche de Gökçeada, le port « d'agneau » vous attend silencieusement.

Notre premier arrêt se fait à Tepeköy qui est un quartier grec. Pour rester ici, il faut réserver au préalable une ancienne maison grecque. Pour mieux comprendre le proverbe : « Ce qui forme notre culture est sa richesse humaine », vous devez non seulement visiter cet endroit mais plutôt y rester quelque temps. Rester deux jours dans une ancienne maison grecque, vivre les journées et les soirées à Tepeköy et partager à la taverne de Barba Yorgo des « mezzés » et des poissons les plus

savoureux accompagnés de « raki » et « d'ouzo », sont des choses fabuleuses.

Tepeköy est une petite Grèce en Turquie. Les habitants grecs les plus âgés, qui passent leurs journées assis dans les beaux jardins bien soignés, portent leurs plus beaux vêtements le soir et se promènent tout en discutant joyeusement dans les rues résonnant des airs de musique grecque en provenance de la Taverne de Barba Yorgo. Installés au milieu de la rue devant leur jeu de jacquet, un Turc et un Grec font montre de leur vieille amitié, enviés par les passants. Ils illustrent bien la mosaïque ethnique régnant en Turquie. La-bas, chaque instant est une photo... Les lieux habités sont soignés et propres et les endroits non habités sont tout autant désertés et silencieux. Où que vous marchiez dans la pénombre de Gökçeada, vous sentirez l'esprit des maisons vides et des portes verrouillées. Telle est Gökçeada, un lieu spirituel entre l'abandon et la vie...

Le village aux olives se remémore, avec ses rues perpendiculaires qui se relient entre elles, sa conception de petit village ainsi que l'inévitable café « dibek ». Les cafés turcs et grecs accueillent les touristes à leurs manières respectives. Une inscription à la craie sur un mur en pierre attire l'attention : « Les desserts faits



maison de Hristo, l'ancien footballeur de Beşiktaş ». La sincérité de l'écriteau vous frappera et vous vous mettez à la recherche de cet endroit.

Chez Hristo est une petite maison soignée qui se trouve au milieu des petites ruelles, quatre chaises de maison et deux petites tables alignées à l'extérieur. Hristo et sa

femme sont deux personnages fort sympathiques, ils sont tellement chaleureux que vous ne vous lasserez pas des desserts et vous aurez en prime un verre d'eau fraîche et une glace offerts et deux ou trois souvenirs chaleureux...

Gökçeada, qui comprend des quartiers pittoresques comme Yeni Bademli, Eski Bademli, Kaleköy, Dereköy, donne vie à une tout autre communauté dont les habitants, venus de partout en Turquie, se sont désormais approprié l'île.



L'endroit qui émeut le plus les visiteurs de Gökçeada est Dereköy, secteur abandonné faisant penser à un musée. Dereköy, qui à l'époque était le plus grand village de l'île et qui est aujourd'hui abandonné, s'est dégradé avec le temps et chaque petit détail ne fait qu'un avec les toiles d'araignées et d'autres détails encore, provoquant inévitablement une forte émotion. L'extérieur et l'intérieur de ces maisons poussent des cris dans le silence.

Les quelques familles habitant le village semblent perdues dans cet endroit car il n'y a presque aucun signe de vie dans ces lieux.

L'exposition de photos de l'artiste Burak Buyan, enseignant au département de Cinéma et de Télévision de la Faculté des Beaux-Arts de l'Université Beykent, vous transmet l'abandon de Gökçeada de la meilleure façon à travers ses clichés. L'exposition peut être visitée à Istanbul entre le 21 novembre et le 15 décembre aux locaux de Taksim de l'Université Beykent, 111, avenue Sıraselviler.

Ayşe Buyan

Rumeli Feneri, le plus grand village de pêcheurs de Turquie

Pour se rendre à Rumeli Feneri en transport en commun, un seul moyen existe : la ligne 150 des bus municipaux d'Istanbul qui part de Sarıyer environ toutes les 45 minutes. La route serpente sur les hauteurs de Maden, dessert une résidence récemment construite au milieu de la verdure avant de longer le nord du détroit du Bosphore jusqu'à sa rencontre avec la mer Noire. Après avoir fait un crochet par le minuscule village de Garipçe dont le cimetière domine le Bosphore, le dernier arrêt est situé à l'entrée de Rumeli Feneri.

À l'époque antique, l'endroit où se situe le fameux rocher près de la digue s'appelait Panium. Le lieu apparaît déjà dans des récits mythologiques de l'Antiquité. Plusieurs légendes existent à son sujet dont une qui dit qu'Apollon, du haut de son temple construit sur les hauteurs dudit roc, s'est transformé en dauphin pour montrer aux Argonautes la route maritime à suivre.

Le nom actuel du village, à savoir « le phare de Roumélie », fait référence au phare blanc de 58 mètres de haut construit par une société française et mis en service le 15 mai 1856. À l'intérieur de la tour, se trouve le tombeau d'un certain Saltuk Baba.

Revenons à la visite de ce véritable village de pêcheurs où le temps semble s'être arrêté et où règne une quiétude toute particulière. Les maisons n'ont ici aucun charme particulier mais l'ambiance qui se dégage de

ce lieu n'est que tranquillité et sérénité. Situés le long de la route principale qui dessert le bourg pour descendre jusqu'au port en passant devant le grand phare, vous trouverez quelques commerces où l'on peut se procurer tout le nécessaire pour l'activité dont vivent les habitants, outils pour réparer les filets, peinture pour les coques des bateaux, etc. À l'opposé de cette même voie, descendez le petit escalier qui longe la place de jeux et mène sur la droite au fort génois érigé au bord de la mer Noire.

Le week-end, les familles et les amateurs de photo s'y rendent nombreux. De part et d'autre du mur d'enceinte, deux tours en assez mauvais état permettent d'accéder aux hauteurs du rempart et les enfants se baignent en contrebas dans une eau bien fraîche. Revenons au milieu du village où sont éparpillés plusieurs cafés comme on les aime, surtout celui situé en plein air sur la place, à l'ombre de quelques grands arbres et ouvert dès les premiers beaux jours. Des grands-pères, au béret penché délicatement sur l'oreille, discutent de la pluie et du beau temps en sirotant leur thé tandis que les pêcheurs qui ont terminé leur journée ou leur sortie en mer viennent se raconter leurs dernières prises.

Les pêcheurs de Rumeli se sont forgé une réputation internationale pour la qualité et la technicité de leur



pêche dans les eaux de la mer Noire. Ce village est, par ailleurs, le plus important des villages de pêcheurs en Turquie.

En hiver, de nombreux bateaux de plaisance, parfois très anciens, viennent également ici pour faire peau neuve. De même, les pêcheurs qui remettent leurs filets en état ou effectuent les travaux nécessaires au bon fonctionnement de leur matériel seront ravis de la curiosité que vous leur porterez. Sous cet aspect parfois un peu fruste qui caractérise des hommes habitués à de rudes conditions de travail, se cachent jovialité et gentillesse.

Et surtout, avant de quitter ce coin d'Istanbul, dégustez des anchois, une daurade ou un bar dans un des rares mais bons restaurants de Rumeli. Bon appétit !!!

Texte et photos : Nathalie Ritzmann



Turquie

Istanbul, joyau des mille et une nuits...

Riche d'une histoire mouvementée et d'un passé légendaire, la « capitale des capitales » compte parmi les plus belles cités du monde. Shopping, féerie des éclairages, charme des chansons turques, discothèques, cabarets et clubs de jazz vous laisseront des souvenirs inoubliables.

www.infosturquie.com

Bureau de la Culture et de l'Information de Turquie
102 Champs Elysées - 75008 Paris - Tél. 01 45 62 78 68